





# Don Juan de Mañara

Edmond Haraucourt

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Don Juan de Mañara

Je f offre ce poème écrit dans Vattente de toi : fy avais mis Vangoisse de ma vaine agitation, et^ sans te connaître, l'espoir de ta venue.

La paix que le cloître nous refuse, en ces temps où la Foi est morte, tu me Vas apportée dans tes \jeux clairs, et ma gratitude te donne cette chanson du passé pour te remercier de Vavenir.

### PIVEIACE

La figure de don Juan, comme celle de Faust, est une création du monde chrétien, catholique ; elle ne pouvait se produire avant lui, mais tant qu^il existera, cette figure, essentiellement transformahle, pourra, de génération en génération, être reprise, analysée, différemment comprise, et se modifier à rinfini.

Aussi loin que nous remontons vers les origines de ce personnage légendaire, il nous apparaît comme le pécheur hanté du démon de la chair, forcené dans Tassouvissement de son vice, une force en délire et que Dieu châtie au dénouement, mais une force. Son caractère est triple : vice, force, révolte î avec ce total : châtiment.

Tel, ce héros de la chair se manifeste pour la première fois au moyen âge, et vers la fin. Plus haut, nulle trace ne s'en révèle. Ne la cherchons pas; elle est introuvahle, du moins dans les races aryennes.

L'ère du paganisme, qui précéda la nôtre, n'avait point connu ce symbole : elle ne devait pas le connaître. Son essence même le lui interdisait.

Pouvaient-ils inventer ce poème d'une force punie, ceux qui, loin de punir les forces, les divinisaient toutes? L'Olympe est une bibliothèque scientifique, et l'histoire des Olympiens est un cours de sciences naturelles.

Pouvaient-ils concevoir ce poème d'un révolté (l'on châtie, ceux qui célébraient toute manifestation de la puissance humaine, et qui, aux phénomènes du monde, dont on faisait les dieux, opposaient les gestes de l'homme, dont on faisait les demi-dieux?

Pouvaient-ils concevoir ce poème d'un vice damné, ceux qui vénéraient toutes les manifestations de la nature? La Grèce n'a pas plus connu le vice que la révolte. Non pas que l'homme, certes, y fût impeccable et sans souillure : il était homme. Mais je dis que la Grèce n'a pas connu le vice, parce que rien, dans la nature, ne lui apparut comme un vice. La Grèce ne juge pas ; elle constate. Elle ouvre ses yeux sur la vie, et la chante, parce qu'elle aime la vie.

Sous cette pure lumière du ciel hellénique tout se manifestait en pureté. Le peuple heureux savourait les heures de l'existence, et la race s'épanouissait comme un jardin. La terre était féconde, la nuit limpide; les corps étaient beaux, les esprits étaient sains et la joie s'exhalait des choses. Ce fut l'Inde d'Europe, notre Éden.

L'homme y vivait en paix avec ses dieux; en paix armée, peut-être, avec de rapides querelles, des accommodements, et les rapports étaient ceux d'une sympathie assez égalitaire : nos fai-

blesses, nos dangers, nos misères, les bienheureux d'Homère les ont connus, et le dieu, plutôt qu'un maître, n'était guère qu'un frère de Thomme, frère aîné, mieux partagé de la fortune,

## PRÉFACE. IX

jouissant de quelque majorât, et qui ne différait du mortel que par le bien-être de sa demeure et l'immortalité de ses jours. Aussi, de la plaine à l'Olympe, on se disait son fait; parfois même on en venait aux mains. Devant Troie, Vénus, Mars, Pluton, Junon reçoivent des floches ou des coups de lance, et soignent leurs blessures. Vénus réussit péniblement à protéger son fils Énée, et Minerve à sauver Ulysse. « Cérès est en esclavage, et le forgeron de Lemnos, et Neptune, Apollon à l'arc d'argent, et le terrible Mars. :s>

IUessés ou joués par les hommes, et chacun à son tour, les dieux se vengent ou se défendent comme ils peuvent, et leur orgueil serait soumis à de cuisantes épreuves, s'ils n'avaient pour se consoler la notion d'une loi suprême et qui s'appelle le Destin : loi mystérieuse, loi sacrée, qui préside à l'équilibre des forces et qui fait Tharmonie du monde : loi divine et seul dieu, puisque devant son inflexible autorité les hommes et les dieux sont égaux.

Contre cette puissance-là, point de révolte : Zeus lui-même ne ressayerait pas. Et quant aux autres, on peut les combattre sans être un révolté, puisque à vrai dire elles ne sont que des forces: forces amies ou ennemies que Ton balance l'une par l'autre, car, chaque fois que l'homme entre en lutte avec un des dieux, il en trouve un qui le protège: un élément l'aidera contre l'autre; et

presque toujours l'humanité triomphera, même quelquefois de la mort. Ainsi la race, à travers les peines, et superbe d'efforts, s'achemine vers son épanouissement total, et l'on sent que les dieux, si formidables au début, s'adouciront au dénouement, et jusqu'à servir l'homme.

Zeus alors, et malgré sa foudre, n'est plus qu'un administrateur des êtres et des choses, mais il ne les a point créés : on le vénère, car il est grand, car il est beau, étant le ciel et l'air, si vastes et si beaux; on l'aime, puisqu'il est bienfaisant, comme son fils, le Soleil fécond, comme sa fille, la douce Lune ; on le bénit d'avoir engendré la Moisson, la Vigne et l'Olivier...

La terre est devenue habitable et bonne : la pacification

entre les dieux et l'homme, mélodieusement, déroule son poème, de la chute à la délivrance de Prométhée.

Celui-là même fut-il un révolté? Non certes, mais un héros. Sa peine fut-elle d'un damné? Non pas, mais d'un martyr. Après Tantique bouleversement du sol, après la lutte obscure et rude au milieu d'un monde chaotique, après Saturne qui dévorait ses fils, et les grandes eaux envahissant la plaine, et Deucalion, et Pyrrha, au temps où les aïeux gravissaient les montagnes pour chercher un refuge, quand de leurs bras géants ils entassaient Pélion sur Ossa, les Titans vaincus étaient retombés dans la plaine : mais cet échec n'était-il pas la première victoire, puisque en résultat définitif une patrie restait conquise aux hommes? L'exode aryen avait franchi les épouvantables plateaux qui s'élèvent entre l'Asie et l'Europe. Bien des hommes avaient péri dans la région des foudres, et Prométhée gisait sur la route. La Fable nous dit qu'il est parmi les roches du Caucase; mais, si les éléments se sont

vengés de l'homme, ils seront domptés à leur tour. Car Prométhée est immortel! Dans sa douleur quotidienne, dans son infatigable renaissance, il crie aux dieux : « Vous mourrez ! » Parole qui n'est point d'un athée, mais d'un libérateur acharné au devoir, d'un vaillant qui, dans la défaite, garde sa confiance en la valeur de l'invincible volonté. (( Vous mourrez! » A qui parle-t-il donc, sinon aux phénomènes de la Matière, que l'Esprit asservira? En sorte que le cri d'Eschyle, loin d'être impie, est un acte de foi : foi dans la sainteté de l'effort. « Ciel orageux, terre inculte, désert sauvage, je saurai vivre malgré vous! » Et il le prouve! Le jour où, délivré, il se dresse au sommet de la montagne, ce jour-là, le monde entier pousse un chant d'allégresse : « Les dieux sont morts! d

Qu'est-ce à dire, sinon que le faible a vaincu la force, que la patience a lassé la douleur, que la volonté triomphe, et que

## PRÉFACK. XI

la terre esta nous? Prométhée est le symbole de la vaillance humaine, et nulle morale ne lui dit que son énergie est coupable, au contraire. Il n'y a pas eu rébellion, mais lutte : THomme s'est défendu contre la Nature, et non révolté contre la Loi.

La différence est grande, et le type hellénique du héros accablé par les Forces n'a rien de commun avec le type catholique du rebelle châtié par les Dogmes.

C'est l'honneur de la race aryenne : tandis que les peuples de l'Orient, noirs ou jaunes, s'agenouillent avec terreur devant les divinités qu'ils adorent, et hurlent leur propre néant, toute notre pensée soixante fois séculaire tend à la glorification de riomme. Cette épopée du faible qui triomphe, du courage qui parvient à

tout, cette apothéose de l'énergie fut et reste à travers les âges le noble idéal de notre esprit. A toutes les époques, dans tous les empires, sous tous les climats, dans les grandes fables comme dans les petites, partout nous retrouvons ce mythe, célébré par les religieuses ou conté aux enfants. De rinde à la Norvège, et des Vedas jusqu'à nos jours, qu'elle soit dite par Prométhée ou par Balder, par Çakia-Mouiii ou Jésus, chantée par Homère ou par les Sagas, discutée par Platon, précisée par Virgile, confessée par les martyrs chrétiens, toujours elle reste la même : « Honneur au faible qui lutte ! honneur au droit, à la justice, et meure la force ! »

Car c'est notre immortelle chimère, que le fort soit vaincu parle faible !

Cette foi nous valut, dans le sombre moyen âge, le rassurant éclair que fit l'épée de la chevalerie : mérovingienne et

## xii DON JUAN DE MANARA.

carlovingienne, la brutalité des temps nous suscita les redresseurs de torts que rien ne trouble ou n'intimide, et qui promettent la justice : Sigurd ne craint pas le feu, Roland et Amadis ont fait bon marché des géants; leur neveu, le petit Poucet, se rit de l'Ogre. Eh ! la ruse elle-même, dirait-on, n'est pas interdite contre la force? 11 nous plaît et nous exigeons qu'un seul homme triomphe de mille, et que, dans la Futte inégale, la défaite vienne à celui dont la victoire était certaine et trop facile : toujours notre héros est et sera le même, et peu nous importe qu'il soit sorti de la Légende ou de l'Histoire, qu'il ait vécu dans un royaume ou dans un livre ; notre sympathie les adopte tous ensemble, et vivants ou rêvés, tout est bien s'ils sont conformes au type, ayant la



vertu comme Bayard, la foi comme Parsifal ou don Quichotte, Texubérance comme Du Guesclin ou d'Artagnan. La fable ose en faire un enfant rusé. Pourquoi pas ? L'histoire ose bien en faire une femme.

Si Jeanne d'Arc n'avait point vécu, nous l'eussions sans doute inventée, car il nous la fallait ; et les ères futures auront peine à ne la point considérer comme un symbole, tant elle synthétise le génie de la race. Une bergère dispersant des armées ! Les poèmes aryens n'avaient osé confier cette tâche qu'à de divins aventuriers, et nul roman ne s'était risqué jusqu'à l'invraisemblable poésie de cette réalité.

Gomment donc notre race indo-européenne, dont l'instinctive et constante hardiesse travaille à célébrer la dignité humaine, comment put-elle, en un jour de son histoire, s'incarner en ces deux types de l'humiliation : Faust damné, don Juan damné ?

La raison est simple : ces deux types ne nous appartiennent pas ; il est vrai que nous les avons inventés, mais l'esprit qui

### PKÉFACK. XIII

nous les imposa était venu d'une autre race, et cet esprit, pendant des siècles, a gouverné l'Europe.

L'ânio d'un inonde étranger avait pénétré dans la nôtre par la Rome des derniers jours, la liôme dépravée des empereurs à qui les légions apportaient leur hulin d'idoles et d'idées, les dieux, les esclaves, les vices de l'Orient, l'âme syriaque et sa volupté sombre, et son énervant mysticisme.

A cette heure de l'histoire, les divinités de la Grèce et du Latium avaient fini leur temps, et la foi en elles était morte; elle était

morte précisément lorsque le peuple aurait eu besoin d'elle, quand la masse des hommes se prenait à rêver, et cherchait. Cette foi que n'avaient plus ni les empereurs, ni les poètes, ni les matrones, ni les plèbes, quelqu'un la possédait : l'esclave. Les troublantes filles de la Chaldée, des Gyclades, de l'Égypte, entraient en foule dans la ville, avec leurs dieux entre leurs bras; elles avaient des yeux à la fois lascifs et chagrins, qui tour à tour prenaient le corps et l'âme; après le piment des baisers, elles avaient celui du remords, de la honte et de la prière; subtilement, d'instinct, elles mêlaient le culte à l'ordure, et versaient tout ensemble Tivresse de leurs perversités savantes, et leur tristesse native, qui s'angoissait encore de l'exil et de l'esclavage: les Lycoris, les Délie et Lesbie, en tous les poètes, épanchaient, après les caresses, leur langueur sémitique : ce mélange était si délicieux et nouveau, que tout le reste semblait fade, et l'on n'adorait que ces femmes. C'est merveille de voir que toutes les amoureuses, de Virgile à Tibulle ou Properce, ne portent que des noms orientaux. Mais, tandis que les hommes s'intoxiquaient de ces poisons exquis, que pouvaient les dames romaines? Elles faisaient la même chose. Elles s'instruisirent. Tous les vices entrèrent. Tout l'Orient s'installa dans Rome. Ce fut alors la vraie, la grande invasion punique, la revanche de Carthage : morte, la dernière capitale de Sem se vengeait en empoisonnant le vainqueur, et son cadavre vint pourrir au pied du Capitole. Ce fut le triomphe de la volupté et de la mort. Dans cette puanteur mêlée de parfums, tous les dieux accouraient : Bacchus Sabasius, Isis,

Serapis, Iônis, porté dans les bras de sa mère, comme demain sera l'Enfant Jésus. Moloch escortait Adonis. Le sombre Jébovah, qui n'eût tenté personne, restait au quartier juif. Mais la Judée offrit un charme, et combien celui-ci était doux! 'Après les dieux

impurs, après l'orgie de la lubricité sacrée, on aperçut venir le réparateur mystique et triste, dont la langueur convient après les voluptés trop assouplies. Jésus apparais<sup>^</sup>sait aussi beau qu'Adonis, son précurseur, mais apportait à ce monde blasé un plaisir inconnu : le repentir. A ce monde finissant, l'espoir ! Parce que tout mourait, tout renaquit. La vie sort des tombes.

La doctrine de Jésus mariait l'âme des deux races : dans la sévérité de la loi sémitique il introduisait la clémence de l'Inde, et le Ramayana de nos premiers aïeux se fondait dans sa voix avec la dure austérité de l'Ancien Testament. En lui se réunissaient les dogmes des deux mondes, et par lui l'humanité se faisait une, pour la première fois.

Il fut le Conquérant qui réalisa, dans l'ordre spirituel, ce qu'Alexandre avait rêvé dans l'ordre politique. Mais au temps des Césars comme au temps d'Alexandre, et quelque progrès que l'empire romain eût alors établi pour centraliser ses innombrables provinces, l'unification du monde ne pouvait pas être durable.

Chaque peuple, dans la religion nouvelle, choisit ce qui correspondait le mieux à ses besoins. Et, tandis que les Latins s'enchaient d'apprendre dans l'Évangile la douceur aryenne de Jésus, la pitié pour les faibles, la charité chrétienne, les Barbares comprenaient mieux la rigueur sémitique dont le Nazaréen n'avait parlé aux hommes que pour calmer leur épou-

## PRÉFACE. XV

vante. En vain la théocratie juive avait crucifié Jésus comme lin perturbateur, un hérétique, un apostat; en vain, elle avait, au nom du IV<sup>e</sup>to, frappé le Fils : la parenté subsistait. Sous l'Évangile, on découvrit la Bible. L'Europe naissante connut les deux livres à la fois. Ouoi d'étonnant, si les clans farouches du Nord, si les rudes tribus, à peine échappées aux Druides, entre l'humble Jésus et le terrible Jéhovah, ont mieux compris et mieux aimé celui qui leur ressemblait davantage?

Jésus, sans le savoir, avait entraîné, derrière lui, son Père, et tous les deux étaient partis de Rome à la conquête des peuples chevelus. Sur les décombres de l'empire romain se dressa l'empire germanique, et Jéhovah, sous le nom de Jésus, fut installé dans l'Occident.

Pouvait-il en être autrement? La Bible avait donné la règle, et l'Évangile l'indulgence à la règle. Jésus fut le dieu des Gaulois et Jéhovah le dieu des Franks, Dès le cinquième siècle, la défaite de l'Évangile se faisait imminente. Clovis, en devenant chrétien, tua le christianisme : car de la religion qu'il allait prêcher par l'épée, le barbare ne pouvait rien entendre, et de hasard, il la déformait. Sur le bûcher du Frank Taube du catholicisme se leva, éteignant l'étoile de Bethléem. L'Église, pour mener ces fauves, et les maintenir en quelque vertu, prit la voix d'un dompteur, car nulle autre voix n'eut été perçue. Le Pape fut un roi, ceint de force, auréolé de mystère, tenant les clefs du ciel et les clefs de l'enfer, prince menaçant, formidable, pasteur d'armées pour le Dieu des armées, et le représentant de Jésus ressemblait à Caïphe un peu plus qu'au divin pasteur. Au temps de Charle-

magne, l'œuvre était faite, le Nouveau Testament confisqué au profit de l'Ancien; Jésus n'était plus que le maître nominal, et ses maires du palais le tenaient sous leur main de fer. Le principe de la théocratie judéo-catholique était définitive-

XYi DON JUAN DE MANARA.

ment affirmé. 11 ne manquait pour l'établir que la voix d'un saint Dominique ou la main d'un Innocent 111, et pour le discuter juridiquement, que le livre dun Sanders; le De monarchia visibili ecclesiae est formel : l'Église est un roi, de pou\* voir absolu, de droit divin.

Et le moyen âge, en invoquant Jésus-Marie, un peu plus tendrement chaque jour, et tristement, Jésus-Marie, vécut sous le daive de Jéhovah.

L'Église, alors, qu'enseigne-t-elle à l'homme?

— L'indignité de l'homme : tout rapporter à Dieu, qui mène tout.

A cette race qui garde dans le sang l'imprescriptible culte de l'individualité humaine, on ordonne l'abdication par la foi; on l'abîme dans son néant : pour réconfort on lui apporte la théorie juive de la Grâce. On lui interdit de penser; on lui défend de vivre.

— « Méprise ta tête, foyer d'erreurs et de mensonges! Méprisa ta bête, foyer de vices et de hontes. »

L'homme se courbe pendant des siècles, et ses deux forces, tête et bête, pendant des siècles, se tendent sous le joug.

Mais toute force comprimée se relève, et d'autant plus qu'on la comprime davantage. Nulle puissance contre nature ne peut durer au delà d'un temps.

La tête et la bête se relèvent en révolte, à la fin, et surgissent

La tête crie : « Je veux penser! » Et cette révolte s'appelle Faust.

La bête crie : « Je veux vivre ! » Et cette révolte s'appelle

Pour le monde lalin, don Juan, l'exubérance, la joie de vivre; pour le monde germain, Faust, la raison, le doute, l'hy-

1>RÉFACE. xyii

pothèse, Torgueil de penser. La grave Allemagne, la chaude Espagne dressent côte à côte les deux types de la révolte aryenne contre la loi juive.

Car Faust et don Juan, ces deux frères, nos ancêtres, représentent bien plus qu'une légende : ils sont un mythe.

Ils appartiennent à l'histoire de la religion, à l'histoire morale de l'Europe; ils sont les deux saints Caïnistes, les deux (ils aînés de Satan, et ses vengeurs, le double relèvement du vaincu qui, tombé du ciel une première fois, enfoncé dans l'Abîme par Jéhovah triomphant, a rêvé de rébellion dans la profondeur des ténèbres.

Pendant quelques milliers d'années, sourdement, au fond de la terre, au fond de Tàme, la révolte a fermenté, germé, pour sortir et s'épanouir en cette double floraison : don Juan, Faust.

Car, en vérité, qu'est-ce donc que Satan, sinon l'Homme ? Si non les instincts de l'Homme. nobles et bas, la Chair et la Pensée?

Suivons les phases de la révolte : elles varient avec les siècles.

Tout d'abord, la Renaissance se lève imperceptiblement. Elle s'annonce avant de naître. L'Église règne, d'autant plus sévère que sa profonde connaissance des âmes a pressenti l'éveil des agitations prochaines. Dans les romances qui se

fredonnent, dans les légendes qui s'amplifient, un esprit inquiet s'est révélé : des voix s'émancipent ; des lèvres sourient. Faust qui raisonne et cabale, don Juan qui s'agite, tous les deux traversent la foule catholique : on les raconte à la veillée, on les connaît, on les reconnaîtrait si tout à coup le vent nocturne ouvrait la porte et si dans le cadre ténébreux du seuil apparaissait le vieux docteur qui tient un livre, ou le jeune cavalier qui porte rapière.

Comme vint Satan du Paradis terrestre, ils viennent : le tentateur s'est dédoublé. Aussi bien que jadis, il sera châtié, mais lorsqu'il aura fait son œuvre. Et qu'importe d'ailleurs ? Ce qu'il sied de noter, c'est sa venue : là est le symptôme grave. Car le Diable ne vient jamais sans qu'on l'appelle. S'il a pu ramper dans les fleurs de l'Éden, c'est que l'instinct du premier couple l'évoquait inconsciemment ; s'il revient dans l'agonie du moyen âge, c'est qu'une pensée latente le suscite parmi les hommes. Jamais les légendes ne furent que l'aveu des aspirations. Ce que les peuples voudraient faire, ils commencent par le chanter. Ils inventent des héros, faute de pouvoir oser des gestes, et ces héros ne sont que l'âme universelle. Si Faust et don Juan ont relevé la tête, c'est la tête du peuple qu'il faut reconnaître dans la leur. Ils parlent à

Dieu et lui demandent compte, ils revendiquent des droits, ils lancent des phrases : la chrétienté se voile de terreur, devant leur audace profane, comme si ces deux impies n'étaient pas ses porte-parole. La légende damne Faust, damne don Juan, et les renvoie dans l'enfer. Mais il n'en reste pas. moins vrai qu'elle les en a fait sortir, pour un temps, et qu'ils ont parlé. Le monde s'est servi d'eux pour proposer ce qu'il avait à dire, et c'est bien dit ; il peut maintenant les punir, pour ne pas confesser qu'il est solidaire avec eux, et que ces deux enfants du Diable ne sont en vérité que les enfants de l'homme.

Notez encore que Faust et don Jûan meurent dans l'impénitence. N'est-ce donc pas dire à la Loi : « Tu peux me frapper, car tu es la plus forte, mais tu n'obtiendras point de mon âme libre la soumission qui serait ta seule victoire » ? Les flammes

## PRÉFACE

de Tenfer ne ressemblent-elles pas un peu aux flammes du bûcher qu'on allume au Quemadero ? Elles n'ont dévoré que deux cadavres, et, si la dépouille de ces rebelles a dû retourner à la cendre, leur âme n'est pas morte à jamais, car on la ressuscitera demain par le récit toujours recommencé de leur audace, et, chassés dans l'enfer, ils ont laissé au monde un héritage de désordre : le souvenir vivant de leur révolte.

Ainsi dureront les choses, jusqu'au jour où le narrateur populaire osera dire que les deux impies ne sont peut-être pas damnés, et que Dieu leur a fait grâce : il alléguera d'abord la miséricorde divine, qui est infinie ; et que répondre à cela ? Mais le par-



don qu'il suppose émané du ciel, c'est lui qui le conçoit et qui l'invente ; il l'invente parce qu'il le souhaite, il le demande parce qu'il en profite ; il prêle ^es intentions à Dieu ; humblement, il suppose une grâce, mais en réalité il impose une absolution ; et, quand le Maître consent, c'est que l'esclave l'a voulu. Qu'en résulte-t-il ?

Au lendemain de ce pardon, arraché à l'Église en application de ses principes mêmes, prescrit à Dieu par l'indulgence inavouée de son peuple, les deux sectaires pourront se promener librement dans la foule : et n'étant plus damnés, ils ne laisseront plus désormais, à la fin du récit, que le trouble de leur âme.

On peut à présent leur prêter toute formule de révolte, ou d'impiété, puisqu'ils ont leur grâce : tout ce que l'on veut dire, ils peuvent le proférer impunément ; toutes les revendications, ils peuvent les risquer ; ils sont les orateurs de l'indépendance humaine ; ils deviennent des héros.

Us prêchent : Faust pour le droit de penser, don Juan pour, le droit de vivre. Us font des disciples et cheminent. Ps^rfois, pour mieux effacer le souvenir de leur damnation ancienne,

ils se déguisent et changent de nom, mais on les reconnaît en dépit du masque ou des postiches: ils prennent des forces ; lorsqu'ils se rencontrent dans la maison de Rabelais, ils sont devenus de puissants gaillards, se serrent la main et font leur tour du monde, bras dessus bras dessous, Gargantua et frère Jean des Entommeures. De la damnation, il ne s'agit plus guère : le drame devient gai. On rit, Dieu se tait. — « Tout va mal, mon frère, si nous changions cela ? » Et le bon géant se tord de rire devant le mal, parce qu'il voit que le mal ne saurait plus durer longtemps.

Car déjà le personnage légendaire s'est incarné en des êtres de chair et d'os : déjà, le germanique Faust s'appelle Luther, Calvin, et tant il est nombreux qu'il s'appelle la Réforme.

L'Andalou de Séville, lui aussi, a quitté sa ville natale, et professe à travers l'Europe : on le voit séducteur en Italie, démolisseur en France, et son rôle y devient plus large, sa parole plus provocante, son ambition plus vaste: tout à coup, chez Molière, il prend une voix de prophète, et invoque Thumanité. 11 s'agit bien des filles! Amoureux, il ne l'est déjà plus: il feint encore de l'être, puisque son nom l'oblige, et pour trouver prétexte à dire ce qu'il pense ; mais il est devenu mûr de trente années ; il songe à ses maîtresses bien moins qu'au Commandeur ; c'est entre eux une vieille querelle qu'il va falloir vider autrement que par quelque fable : la statue qui lui broyait la gorge avec ses doigts de marbre, il est maintenant en état de la punir à son tour ; et, lorsqu'il tire l'épée, il prend des airs de justicier. Ce n'est plus les amants, les pères ou les époux qu'il veut coucher dans le ruisseau; par derrière eux il cherche le mensonge social, le mensonge religieux, et le dit tout net, dans un cri de colère. Louis XIV ne s'aperçoit de rien, mais l'Église a compris : Bourdaloue,

## **PREFACE. XXI**

Bossuet prêchent contre le forcené. 11 s'en moque, et passe. Il n'aura de repos qu'il ne soit vengé, et qu'il n'ait renversé la symbolique statue, d'un coup de poing solide, ou de hache, s'il le faut, ou de canon : c Tu n' es plus bonne à rien ! » Il la •cherche, il se

multiplie, on le rencontre partout à la fois : en moins d'un demi-siècle, il a bouleversé les capitales.

— « A bas le Commandeur ! On ne me commande plus ! » Et le roi de France s'est sauvé à Blois.

^ « A bas la vieille image ! » Et Cromwell a décapité Charles I<sup>er</sup> afin de punir Henri VIII.

Le Tenorio de Molière se fait barbier chez Beaumarchais, et rit nettement, car il tient la victoire.

— c A bas les vieilles pierres ! » Et la Bastille tombe. Cependant on lit Candide ou l'Ophtalmiste.

Entin, devenu foule comme son frère aîné, don Juan peut signer dans Thisloire : Tautre était la Réforme, il est la Uévolution.

Revenons au type originel : à côté des modifications fondamentales que les siècles font subir à cette figure du Révolté, et des avatars que l'inquiétude sociale lui impose tour à tour, quand elle l'amplifie jusqu'à le déformer, don Juan traverse encore d'autres crises et présente d'autres mues.

Replaçons-le dans son rôle d'amant furieux ; là encore, il est et doit être divers, et chaque génération le comprend à sa guise.

Au sortir du moyen âge, il n'est d'abord que la brute en délire : il personnifie le péché de la chair, la folie de luxure, l'instinct qui court la rue, déchaînant le crime, répandant le malheur.

Peulaut combien de temps se démène-t-il ainsi dans la légende populaire ? On ne saurait affirmer. 11 semble que nul n'ait écrit son histoire.

Pourtant, ce nom de Tenorio n'est pas une création de la littérature ; la famille exista, apparentée à la maison régnante j l'armoriai nous donne son blason : sur champ d'or, un lion passant, barré d'azur et d'argent. Puis la chronique nous révèle, au milieu du quatorzième siècle, un don Juan, fils cadet de l'amiral Tenorio, qui serait le favori de Pierre le Cruel, le compagnon de ses orgies, le bras de ses crimes. Peut-être faut-il croire que l'amitié du monstre royal protégea ce complice contre la sévérité des lois, et que, devant l'impuissance de la justice séculière, l'Église, qui ne pouvait frapper le maître, abattit du moins le varlet : le Tenorio, attiré dans un cloître par quelque amoureuse apostée, nen sortit point et -tomba dans une oubliette. Le roi pouvait demander compte de cette exécution sommaire, et, pour parer à toute enquête, on inventa sans doute la fable d'une intervention divine, un miracle qui frappait le séide et menaçait le roi. L'idée géniale d'une statue vengeresse ne vint peut-être que plus tard, et le peuple, qui tremblait devant son bourreau couronné, dressa sur le chemin ce spectre d'outre-tombe. Cette hypothèse semble la plus probable.

Le mythe était grandiose, saisissant. 11 erra pendant trois siècles à travers l'Andalousie ; les moines approuvaient ce poème moralisateur. Un d'entre eux le prit dans la rue et le monta sur le théâtre.

A quelle date précise? On l'ignore.

Fray Gabriel Tellez, du couvent de la Merci, entra dans les ordres au moment où mouraient Shakespeare et Cervantes. Il avait alors quarante ans et connaissait la vie. iMoine comme

## PRÉFACE. XXIII

Calderon et Lope de Vega, mais de tempérament plus âpre, violent, brutal, il a le verbe cynique et le geste qui casse. Il moralise à grands coups de bâton, et, pour être mieux entendu lorsqu'il parle, il prend les mots du peuple et les lui rejette à la face.

Le Burlador qui trompe, viole, assassine, blasphème, devait déplaire à la fine psychologie de Cervantes, intimider Calderon, échapper à Lope de Vega, mais, par sa violence exacerbée, séduire Tirto de Molina.

Le moine lui laissa toute sa furie, et, hardiment, tous ses vices. Don Juan est à la fois la ménagerie et la basse-cour, le déchaînement total des bas instincts, les bêtes : il est la brutalité du taureau, l'astuce du félin, la souplesse du serpent ; il rampe, bondit, enlace et déchire ; il mord comme un chien, se vautre comme un porc ; il est le coq criard et le cygne orgueilleux ; il est le singe et siffle comme un merle ; son âme tient du tigre et de Toiseau, tant elle est féroce et légère.

Que dis-je ? Il n'a point d'âme, et cette création d'un Titan catholique serait de piètre valeur, si nous renoncions à la considérer comme un symbole : la bête humaine en révolte contre l'homme et Dieu.

Collectionneur de femmes, il l'est à peine, et son valet lui-même ne songe pas encore à compter ses maîtresses ; chercheur d'émotions, il l'est moins encore, car il ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait. A vrai dire, il ne veut rien.

Peut-être ne sent-il rien. Il va, et c'est tout. Il s'ignore lui-même. « Sus aux joyeuses aventures ! » Il rit bêtement lorsqu'il

tue, et sa psychologie est celle d'un rocher qui déboule.

Comment croire que ce Don Juan put être conçu par un cerveau à la même date qu'Hamlet et Don Quichotte, peu de jours avant Polyeucte^ cent ans après la mort de llaphaël? Du dix-septième siècle où nous sommes, cette œuvre nous reporte à trois cents ans plus tôt. Le fait n'est explicable que par la volonté qu'eut le moine espagnol de conserver dans son drame le caractère original de la légende : l'imprimeur nous annonce

que la lettre est de Philippe IV, mais l'esprit est de Pierre le Cruel.

La transition si brusque de ce don Juan à celui de Molière, venu quarante ans plus tard, nous étonnera moins si nous comprenons que le Séducteur, de Tirso, lorsqu'il parut à la scène, n'était qu'adapté, et qu'il naissait, vieux déjà de trois siècles

Me \*

Passons rapidement sur la version italienne qui n'ajoute rien au type, n'est qu'un devoir de traducteur, et tient du métier plus que de l'art.

Voici Molière : le don Juan français ne serait guère plus brillant que son frère espagnol, si nous lui demandions ce que vaut son besoin d'amour : l'ivresse et la douleur d'aimer, il n'en a cure, le pauvre-sire. Est-ce là Téternel amant? Il n'est même pas amoureux : il collectionne pour amuser son valet, épinglant des maîtresses comme des papillons, et fait sa route. Mais, s'il ne pense guère aux femmes, il pense aux hommes, aux lois, aux cultes, et c'est sur eux qu'il fonce. Au lieu de passer par-dessus le Commandeur pour atteindre sa fille, il écarte la fille et vise au

Commandeur. Moins que de Tirso, il descend de Rabelais et de Montaigne. Il se souvient d'être cousin de Faust, et devient un esprit. Il crie. Il bataille. Toute la portée du personnage se confesse dans la scène du mendiant.

— (( Pour l'amour de l'humanité ! d

Un peu plus il dirait : « Ceci tuera cela. »

Comme nous voilà loin du départ, comme nous voilà loin du but ! Shakespeare eût procédé tout à l'inverse.

Mais Molière s'intéressait moins au jeu des passions qu'à l'analyse des mœurs, et les esprits l'occupaient plus que les drames.

Ce thème presque animal n'était point fait pour lui. Il devait, par ordre de sa nature, en sortir promptement. Les circonstances

## **PRÉFACE. XXV**

Ty aidèrent, l'y contraignirent. Je ne présente ici qu'une hypothèse, mais elle me semble établie par les dates. Le 12 mai 1664, à Versailles, Molière présente au roi les trois premiers actes de Tartuffe<sup>e</sup> et Louis XIV n'y reprend rien; hostilité sourde à la Cour. Le poète achève sa pièce, et le 29 novembre elle est écrite, apprise, jouée chez le Grand Condé, prête à paraître devant le public. Interdiction. Pris au dépourvu, le maître de la troupe a des comédiens à nourrir, et point de spectacle à donner. Colère ! Les tartuffes de qualité l'ont poussé dans cet embarras; les petits Léandres enrubannés dont il bafoua la sottise et la vanité, n'est-

ce pas, ont trouvé leur vengeance? Ils se voilent la face avec épouvante, devant ces vers qui démasquent leur fausse piété, et leur jeu est beau celle fois, car tout le clergé les protège. Cependant, c'est la ruine du poète-comédien. Il faut parer au mal, et sans délai. Comment? Par quelle pièce? Depuis treize ans, la troupe espagnole joue avec succès un drame presque imbécile, où Ton voit un séducteur, une statue qui marche, et le succès en semble inépuisable ; donné en espagnol, en italien, tout Paris Fa voulu entendre : mettons-le en français : on viendra.

Molière prend son bien où il le trouve. Vite, sur son genou, il écrit Don Juan. Le temps presse. La pièce est improvisée en quelques jours : on le sent. Mais le poète est obsédé du souvenir de Tartuffe, agacé de rancunes contre ses ennemis, auxquels il pense en écrivant ce rôle, et voilà que sous sa plume l'hidalgo haïssable se confond avec le courtisan haï, le séducteur avec les libertins qui enjôlent les filles au sortir de la messe, l'impie avec les pieux hypocrites, Séville avec Versailles, et le don Juan nouveau n'est plus qu'un prolongement du Tartuffe : dans le lyrisme d'une indignation vengeresse, le poète trouve des mots sublimes, mais qui sont en dehors du thème primordial. Il fait un plaidoyer en faveur de la pièce interdite, juge la religion, indique des problèmes sociaux qui vont révolutionner les générations prochaines, et prophétise ; mais il n'aime pas. Molière en révolte vient encore de jeter un chef-d'œuvre et de dresser un être plein de vie : mais c'est le

Révolté, symbolique trilmn de l'émancipation, et ce n'est point FAmant. Le démon delà volupté est le cadet de cette âme : on Ta oublié, tant l'heure est grave.



Mozart nous le ramène. Pour la première fois, don Juan paraît humain : il a perdu le caractère symbolique dont Iïrso l'avait lourdement revêtu, et qui le faisait, lui aussi, semblable à une statue. L'enfant de Mozart se démène allègrement, et court droit devant lui, la flamme aux yeux, la flamme au cœur. Celui de Tirso demeurerait catholique; celui de Molière était incrédule; celui-ci exulte de foi : mais c'est de la foi en lui-même. Enfant du joyeux Da Ponte, il a connu aussi Lauzun et Richelieu; il a du vice et de la grâce, il aime la vie et lui tend les bras, il aime la mort et lui tend la main, il aime tout et surtout lui-même. 11 est joli, il est beau; il est sa propre apothéose.

Cette œuvre d'un génie, un autre génie la chante et la précise : la plus superbe page qui fut écrite sur Don Juan, Iioffmann l'écrivit. Le type est complet, admirable. Rien ne sera dit au delà. On vient de fermer une époque. En ces deux cervaux germaniques, l'ébauche du moyen âge a trouvé sa formule définitive : réternel amant. Le siècle nouveau va dresser un second type : réternel fiancé.

Ne le cherchons point chez Byron : le poète anglais, comme Molière, mais avec l'amertume du spleen, s'est préoccupé d'un héros beaucoup moins que d'une satire, et son homme chemine par les villes, soucieux de noter tous les vices du monde, bien

## PRÉFACE. xxvii

plus que d'assouvir les siens. Don Juan? Non. Ashavérus, plutôt. En vérité, lord Byron.

Et nous arrivons à Musset.

L'esprit s'immisce dans la brute. Le personnage s'est affiné. Il ne veut pas les femmes, mais une femme : le chasseur de minutes est devenu porteur d'un idéal. Moins de la bête et plus de Fange ! 11 cherche un ange parmi les femmes : c'est peut-être un rêve enfantin.

On pourrait sourire, car sûrement notre amoureux est illogique. Il quête une âme-sœur, et cette sœur de Timpur doit être la pureté même. A l'ange, il demande des choses qui sont peu séraphiques, il les exige, et prétend qu'on lui accorde du réel, tout en demeurant idéal; il veut que sa dame porte une auréole, mais, quand elle la possède, il la lui ôte : alors, mécontent, il s'en va. Il se plaint d'elle, et ne songe pas assez qu'il devrait se plaindre de lui.

N'importe : il a déjà ressenti l'angoisse. Il commence à souffrir. Avec Théophile Gautier, avec Baudelaire, il s'arrête tout à coup et regarde autour de lui, peut-être en lui : le dupeur se demande s'il n'est pas une dupe, et, silencieusement drapé dans le calme qu'il affecte, le bourreau trouve en lui des heures de victime.

C'est déjà la conscience : ce n'est pas encore le regret. Il va venir au château de Miremonde. M. Henri Roujon le lui apporte dans la maison de recueillement, du fond de laquelle don Juan, lassé, mire le monde; car un palais très gris a remplacé les rouges gouffres de l'enfer, et nul n'est damné. Le livre, écrit dans la langue du dix-huitième siècle, en a le charme, mais la pensée est du dix neuvième : pour la première fois don Juan trouve son châtiment eu lui. Il a rencontré l'élue et ne la reconnaît que lorsqu'il a passé.

Regret égoïste, et qui n'est pas encore un repentir ! Le libertin n'est plus damné, mais il n'est pas encore sauvé .

D'ailleurs, il n'aime plus, bien qu'il se souvienne d'avoir aimé, et don Juan doit aimer toujours.

xxviii DON JUAN DE MANARA.

Celui de Zorilla, mysticisé, aimera par delà la mort. Qui donc aimera-t-il?

Et voici le troisième type : Céternel amour.

Retour bizarre de la pensée humaine ! A mesure que la foi s'éloigne de nous, davantage nous en sentons le besoin : et le siècle le moins croyant de tous, notre siècle, devait concevoir cet acte de foi que nul encore n'avait eu : racheter don Juan, lui ouvrir une voie, et de la terre vainement parcourue, le ramener au ciel.

Chasser aux femmes, c'était bestialité ; chercher un ange, c'était liaïveté.

Mais imaginez l'être d'élection supérieurement doué dans son esprit et dans son corps, riche de vie, trop riche, et qui veut vivre trop, plus qu'un homme. Un immense besoin d'expansion dilate son âme exubérante; à l'étroit en lui-même, il aspire à sortir de lui; il se projette et rayonne; il envahirait l'infini. Où courir? L'amour est la vibration la plus intense: il se jette dans l'amour. Aucun baiser pourtant ne l'assouvit; la femme l'emporte au bord du ciel, mais jamais jusqu'au ciel. Tout prend fin : il rêvait d'infini ! Tout est relatif : il rêvait d'absolu! Et don Juan retombe à chaque essor. JN'est-il donc pas un amour sans lendemain, toujours fi-

dèle et toujours vierge? Une possession qui soit sans désillusion, ni souillure? Un baiser qui reste divin?

Soudain, une lumière se fait dans cette âme obscurcie. L'être infini, absolu, abstrait, iJ existe, et c'est Dieu! L'amour infini, absolu, abstrait, il existe, et c'est la foi ! Le grand baiser, c'est la prière ! Don Juan s'était trompé, égaré dans la chair; il était trop noble pour elle : il comprend, se jette à genoux, et voici l'extase totale. Il a marché, l'espace lui

#### PREFACK. XXIX

semblait restreiiU; il s'agenouille, et Tespace devient illimité: le corps est immobile, l'âme s'élance.

Ce troisième don Juan, qui l'a conduit, qui Ta sauvé?

— La femme, disent Laverdan et Dumas père.

— La grâce, dit Zorilla, et Zorilla le fait mourir.

— Lui-même, dit Mérimée, et Mérimée l'enferme dans un cloître.

Ce dénouement, il ne l'invente pas, il le trouve dans Fhistoire. Mais le regard blanc et froid de Mérimée éclaire ce qu'il contemple, comme la lueur d'un vitrail livide tombant dans les ténèbres d'un transept.

L'aventure de Manara s'installe dans le mythe en face du roman de Tenorio; la chapelle se dresse à la place de l'abîme comblé : le stérile amour s'est transmué en charité.

Du héros véritable qui inspira cette création d'un nouveau type donjuanesque, on connaît l'existence; on sait l'exubérance

de cette âme, les trois phases de cette vie : le mysticisme de l'enfance, l'orgie de la jeunesse, le revirement de la maturité.

Dans cet exode du vice à la dévotion, Manara avait eu un précurseur, saint Jean de Dieu; il fut plus tard imité par Rancé, et tous les trois fondèrent un ordre pieux : l'un soigne les blessés, l'autre ensevelit les suppliciés, le dernier contemple une tête de mort.

En sorte que don Juan reste toujours lui-même, puisque en sa résipiscence il a gardé le culte de la chair, de cette chair

qu'il honore dans sa détresse et sa fragilité, comme il l'aima dans sa beauté.

Quel monde d'épouvantes, alors, il se plaît à découvrir en elle !

Pourtant son goût du faste ne Ta point abandonné : il fonde un hospice, et cette maison de la douleur, il la veut superbe, mais superbe d'horreur. Il en confie la décoration aux artistes les plus illustres de son temps : Murillo, Valdès Léal. Fantastique, ce dernier compose, pour le voluptueux repent, son anxieux tableau de la Mort entourée des emblèmes de la vanité humaine. Mais ce n'est pas tout, car l'horreur n'est pas au comble. Manara dicte à Valdès une autre toile encore, et d'indicible puanteur.

Quoi?— Son portrait, deux fois son portrait, en deux cadavres que rongent les vers: à droite, c'est lui, cavalier jeune, et portant à l'épaule les insignes de Gal. atráva; à gauche, c'est lui encore, sans doute, mais vieilli, avec la crosse et la mitre : ses deux âges, ses deux vies, et le double néant de l'être qui fut double.

En cette recherche obstinée de l'effroi se révèle pleinement le sombre génie de l'Espagne, dont Tàme ardente devait produire le plus fougueux des débauchés, dont la rêverie mystique devait engendrer le plus lugubre des repentis.

Cependant, don Miguel de Manara n'était point de pur sang espagnol.

Son père, d'origine italienne, Tommaso de Magnara, vint, de Corse, s'installer à Séville; il fut naturalisé, transforma l'orthographe de son nom, et le roi le fit comte : c'était un Visenllo de Leca, de la branche corse des Colonna.

Don Tommaso épousa une pieuse Andalouse, et son fils

PRÉFACK. ' ^\T^l

naquit précisément vers l'époque où Tirso de Molina apportait au théâtre la figure de don Juan : tandis que l'antique Tenorio ensanglantait la scène, le jeune iManara épouvantait la ville, et l'un ressemblait à l'autre, à tel point que le peuple les confondit.

Tout vivant, Mafiara entra dans la légende.

Mais plus encore que ses débauches, sa conversion et ses remords devaient frapper l'esprit du peuple. L'Espagne aime les miracles, et celui d'une telle contrition était bien fait pour la charmer : on oublia la vieille histoire pour ne se souvenir que de la nouvelle, et bientôt Manara fut le seul don Juan que Séville voulût reconnaître pour sien.

Il mourut en 1679. En vain essayait-il de s'humilier encore par delà la tombe : <l Ci-git le pire homme qui fut sur la terre. i> Cette épitaphe, à la fois orgueilleuse et repentante, qu'il avait

composée lui-même, le peuple ne la voulait plus croire véridique : et la mémoire de Manara fut vénérée comme celle d'un saint.

Les nonnes de Séville n'ont point attendu la canonisation pour entourer d'un culte le passionné d'amour qui leur légua la Caridad.

En la somptueuse chapelle qu'il édifia lui-même, ses reliques sont conservées. A côté du don Juan au tombeau que nous montre Valdcs Léal, le même est peint vivant, et par le même peintre.

On dirait qu'il préside encore son domaine, et, ce qu'il nous enseignait tout à l'heure par l'effroyable évocation de son néant, on dirait ici qu'il le prêche.

L'œil est sévère, affirmatif, et sur : le front travaillé, la face tourmentée font penser à Pascal ou Descartes; mais, quand les autres ont le doute, celui-ci possède la certitude : c'est-à-dire un bonheur.

Don Juan a gagné le calme, et Faust ne l'a pas eu : celui qui vécut trop repose nos regards et nos esprits, plus que celui qui pensa trop.

Et, pour compléter le symbolique revirement des choses, le

XXXii DON JUAN DE MANARA.

masque de plâtre, moulé sur la face de don Juan défunt, est aujourd'hui sous la garde des nonnes : les vierges défendent qu'on y touche.

Même dans la conversion et dans la mort, don Juan appartient aux femmes.

La scène se passe à Scville, au milieu du dix-septième siècle.

## PERSONNAGES

Don Juan de Mânâra, trente-cinq ans... MM. Philippe Garnier

Don Miguel de Solis Dorival.

Le Hermano mayor Rameau.

Le Commandeur Cornaglia.

Le Franciscain Janvier.

DON Luis, \ [ Paul Franck.

Don Christobal, j \ Perny.

Don José, ; Jeunes seigneurs. < M" ^ LucY Gérard.

Don Gaspar, \ I >1 ^ ^1- Valmont.

Don Rodriguez, 1 ^ Lemarcciand.

Un Mahrano, un Don Juan du peuple Coste.

Un Vieillard Valmont.

Un Valet Beauvais.

Valets de Don Juan et du Commandeur.

Moines dominicains.

Mendians.



DONA DoLORÈs, fille aînée du Commandeur, fiancée de Don Juan M'^«^ Second- Weber.

DoNA LusCLNDE, sa sœur, fiancée de Don Miguel Rabuteau.

Cœlia, sa sLiivante Laparcerie.

La Supérieure Grumbacu.

Inès, J [ Page.

Dorothée, Courtisanes. Chapelas.

Relise, ( J Ber\l.

Pomme d'Èye, 1 v Mayric.

Une Femme du peuple Fromant.

Une paysanne.

L'Enfant de Cœlia.

Mendiantes.

La morisque, danseuse M'^® Ixart,

## **ACTE PREMIER**

Dans le palais du Comniandour. Architecture espagnole du quinzième siècle. Une vaste salle, avec baies ouvertes, sur la droite et sur la gauche; au fond, une large fenêtre à balcon, donnant sur des jardins, et qui reste fermée pendant toute la première partie

de l'acte; sièges et divans orientaux; nombreux candélabres éclairant superbement la salle.

## **SCÈNE PREMIÈRE**

Des seigneurs et des dames passent dans le fond en devisant ; au premier

plan, DON LUIS, DON CHRISTOBAL, DON JOSE, DON RODRIGUEZ, DON GASPAR, tous en habits de fêtes; puis, entre DON iMIGUEL; puis, DON JUAN; puis tard. DONA LUSCINDE; enOn, DONA DOLORÈS.

Quelle heure est-il?

DON JOSE

Il est riieure d'avoir sommeil.

DON GASPAR

Je m'en doutais.

DON CHRISTOBAL

Viens-tu voir naître le soleil?

DON JOSE

Comme on s'ennuie, au sein des familles honnêtes !

DON LUIS

Un peu.

DON GASPAR

Ce n'est pas sain pour nous, les chastes fêtes.

DON CHRISTOBAL

D'abord, le mariage étant un sacrement, Tout ce qui touche au mariage est assommant.

DON RODRIGUEZ

Et puis, cette maison, c'est presque un monastère.

DON GASPAR

Le Commandeur est un brave homme.

Mais austère !

Il est bien ennuyeux dans un bal.

DON CHRISTOBAL

Que veux-tu ?

L'ennui, c'est le plus beau fleuron de la vertu.

DON LUIS

Soyons justes. Un veuf, et qui n'a que deux filles. Les marie : il n'a pas le cœur aux seguidilles.

DON CHRISTOBAL

Pourquoi les marier, alors ?

DON JOSEÛ.

Pour leur plaisir !

## **ACTE PREMIER**

DON RODRIGUEZ

Et le nôtre.

DON GASPAR

Veux-tu qu'on les laisse moisir?

DON CHRISTOBAL

C'est égal, accoupler nos deux coureurs d'étagnes Aux filles du plus pur hidalgo des Espagnes, Le loup à la brebis, l'ange avec le démon : On ne nous jouera pas Baucis et Philémon !

DON LUIS

C'est la règle : l'amour réunit les contraires.

Puisque à deux ils auront deux sœurs, entre beaux-frères, S'ils ne sont pas contents du choix, ils troqueront.

DON CHRISTOBAL

Oh ! Voir don Juan avec des choses sur le front, Deux choses, comme un cerf, comme un homme ordinaire. Comme toi ! Voir un grand sourire débonnaire, Comme le tien, sur son visage complaisant...

DON RODRIGUEZ

Du diable si dona Dolorès y consent !

C'est une nonne en deuil, qui prêche et moralise.

DON CHRISTOBAL

Ça doit entrer au lit comme on entre à l'église !

DON GASPAR

Pour la prendre, il faudrait d'abord...

DON CimiSTOBAL.

Tous ses esprits, Et don Miguel est si cruellement épris...

DON JOSE, se tournant vers don Miguel, qui entre.

Il ne sait plus aimer de femme que la sienne !

DON RODRIGUEZ

Puisque sa passion permet qu'il nous revienne, Partons-nous?  
Il est tard.

DON GASPAR

Qu'est-ce qu'on racontait Au salon d'honneur?

DON MIGUEL

L'un s'en va, l'autre se tait...

DON JOSE, riant.

Cela n'est pas amusant, les fêtes du beau-père !

DON LUIS

Et l'autre fiancé ?

DON MIGUEL

Don Juan? Il exubère.

DON RODRIGUEZ

Plaît-il ?

DON MIGUEL

Il extravague.

DON GASPAR

Encor?

## **ACTE PREMIER**

DON MIGUEL

Des mots à lui !

Notre langue n'en nous suffit plus, aujourd'hui ; Il prétend que les mots ont dit trop de sottises.

DON JOSE

Des sottises, que je les dise, ou tu les dises, Point ne lui faut !

DON MIGUEL

Mais qu'il les fasse, c'est permis.

DON JOSE

Vous Taimez beaucoup ?

DON MIGUEL

Non. Nous sommes bons amis,

DON JOSE

Vous ne Taimez pas?

DON MIGUEL

Si. Mais il me fait la guerre, Et, quand je pense à lui, je ne l'aime plus guère.

DON JOSE

Vous le détestez ?

DON MIGUEL

Non, mais au fond...

DON JOSE

Soyez franc !

DON MIGUEL

Chaque fois que l'on veut une lemme, il la prend.

Le traître !

DON MIGUEL

Et, chaque fois que Ton prend une femme, Il la veut.

DON GASPAR

Le jaloux !

DON MIGUEL

C'est un ogre ! Il s'affame Sitôt qu'il voit les gens avoir de l'appétit. J'ai soif, il boit ; j'ai faim, il mange, et tout est dit. Il aimera ce qu'il n'aime pas, si je l'aime ! Il veut tout, il prend tout, par force ou stratagème. Tout est bon ! Un gueux chante, il désire sa voix ! Il voudrait être tous les hommes à la fois. Les heureux, les souffrants, être pauvre, être riche, Être jeune, vieux, mort, être tigre et caniche. Il ne veut que le quart de tout ce qu'il voudrait, Et ne mourra, s'il doit mourir, que du regret De mourir sans avoir vécu toutes les vies !

DON CHRISTOBAL

Vous parlez bien.

DON MIGUEL

Il m'a déclamé ses envies Assez pour que je puisse en parler... assez bien.

DON JOSE

Voulez-vous mon avis ?

DON MIGUEL

C'est un mauvais chrétien ?



## ACTE prkmii:r. "J

Il doit avoir du sang de Maure dans les veines !

DON GASPAR

Il ne s'attarde guère à faire des neuvaines,  
Et ne croit guère plus à Dieu qu'à tous les dieux.

DON RODRIGUEZ

Il a tort.

DON GASPAR

On prétend qu'il était si pieux, Autrefois.

DON CHRISTOBAL, en riant.

A dix ans, il voulait être évêque!

Il s'était fait, dans une écorce de pastèque, Une mitre, il jeûnait, il semait des cailloux Sur les dalles, avant de se mettre à genoux !

DON LUIS

Je m'en souviens.

DON JOSE

Don Juan pieux !

DON CHRISTOBAL

Il l'est encore.

Mais voilà ! C'est la femme, à présent, qu'il adore.

Don Juan apparaît au seuil de la porte et s'arrête pour les écouter. DON JOSE.

Don Juan n'aime que lui.

Don Juan ne croit qu'en lui.

DON MIGUEL

Et rimbécillité des hommes.

DON JUAN, s'avançant.

Etrennui?

N'oubliez pas Tennui, car il garde rancune!

DON CHRISTOBAL

Plaignez-vous donc ! Le fils aîné de la fortune ! Riche, beau, triomphal, bardé de talismans, Qui passe comme un preux à travers des romans Et qui pour être heureux n'a qu'à daigner sourire ! Il vient, le mari tremble et la femme soupire ; Il se bat, on en meurt ; il aime, on l'attendait : Vertu, raison, devoir et pudeur, tout se tait, S'il veut bien seulement les prier de se taire. Il va passer, terreur ! Il a passé, mystère ! Un peu de sang, un peu de larmes, un peu d'or, Et tout cède, devant le beau conquistador Qui pour fêter son rêve a brisé tous les nôtres!

Et vous trouvez cela réjouissant, vous autres?

DON RODRIGUEZ

Pour vous.

DON LUIS

Pour elles, moins.

DON MIGUEL

Et pas du tout pour eux,

DON CHRISTOBAL

Ah, corsaire d'amour !

Et je vous semble heureux ?

## **ACTE PREMIER**

DON JOSE

Toutes les femmes sont à vous !

Oui. des conquêtes!

Se battre contre Thydre éternelle, et les têtes Qui repoussent dans l'ombre en aboyant des vœux !. Les femmes! Ce n'est pas des femmes que je veux.

DON MIGUEL

Pourquoi les prenez-vous?

Pour m'y chercher moi-même

DON CHRISTOBAL

Je n'ai jamais conçu l'amour comme un problème, Et la possession me suffit.

Je sais bien :

Vous en faites le but et ce n'est qu'un moyen.

DON CHRISTOBAL

De quoi ?

D'épanouir son âme.

DON CHRISTOBAL

Riche aubaine !

Mais vive Dieu ! si j'ai longtemps perdu ma peine. Brûlé ma vie, usé ma jeunesse, et couru Du taudis au palais, de la montagne au ru,

De plaisirs en désirs et de filles en femmes.

Troquant l'amour, trinquant des corps, traquant les âmes,

Fou d'espérer, fougueux d'aller, toujours ailleurs,

Comme Hercule, qui fut roi des bons travailleurs

Et qui fêtait trois cents épouses d'une haleine,

C'est fini, messeigneurs, et j'ai du plomb dans l'aine,

Et je m'assieds, avec l'ivresse de m'asseoir!

DON CHRISTOBAL

Vous l'avez déjà dit à tant d'autres...

Le soir, Et vous parlez du temps où j'errais par le monde.  
Quand la brune avait tort de ne pas être blonde. Et quand le Juif  
errant cheminait moins que moi. Vous parlez d'un don Juan qui  
n'a ni feu ni loi. Qui quête un peu de vie à tout ce qui frissonne Et  
le cœur plein d'amour n'aime rien ni personne : Mais c'est fini,  
vous dis-je, il aime !

DON CHRISTOBAL

Pour jamais !

DON MIGUEL

Coelia, vous Taimiez.

Peut-être...

DON LUIS

Tu l'aimais!

Deux jours. Elle vivait avec ma fiancée, Elle était là, trop près :  
je l'ai prise.

DON RODRIGUEZ

Et laissée.

## **ACTE PREMIER. il**

DON CHRISTOBAL

Une servante !

DON MIGUEL

Elle a gagné quelque embonpoint...

Naguère, je courais l'amour, je n'aimais point; Je courais le bonheur qui m'attendait sous l'orme : Aujourd'hui j'ai trouvé la formule et la forme. Paix à moi! Mais j'ai mis quinze ans à les trouver!

DON GASPAR

La formule?

N'avoir qu'une femme, et rêver.

DON JOSE

Et la forme ?

Dona Dolorès.

DON RODRIGUEZ

Pauvre d'elle !

De quoi la plaignez-vous? Je veux être fidèle.

DON CHRISTOBAL, à don Miguel.

Encore un autre vice !

DON GASPAR

Il vieillit, don Miguel...

2 tON JUAN DE MANARA.

DON CIÏRISTOBAL.

Beau maître, j'aime mieux votre élève.

Lequel ?

DON GHRISTOBAL, montrant don José.

Lui, c'est un vrai don Juan.

Un faux, puisqu'il s'amuse!

DON GHRISTOBAL.

Ah ça, vous avez donc rencontré la méduse Ou marché ce matin sur un nid de crapauds ?

Non, j'ai tout uniment rencontré le repos.

Don Mig-uel hausse les épaules et se tourne vers le fond.  
Entre do5a Luscinde, souriante ; don Miguel court vers elle.

DON MIGUEL

Ma belle fiancée !

Don Rodriguez, don Luis, don Gaspar remontent et sortent.

Doïia Luscinde et don Miguel parlent bas et rient; don Juan les regarde.

DON GHRISTOBAL, bas à don Juan.

Eh bien?

DON JUAN, à part, inquiet.

Qu'ont-ils à dire ?

Doïïa Luscinde éclate de rire.

Elle vous fait le tour du corps avec son rire !

DON GHRISTOBAL.

Et son regard vous met des bras autour du cou !

ACTt: PREMIÈRE. 13

Vraiment, don Christobal, c'est fou, je sais un fou! Il me semble que l'on me vole, quand on s'aime. Il me semble que c'est une part de moi-même, Qu'elles donnent à leurs amants dans un baiser, Les filles, et je les déteste de l'oser. Toutes ! Je suis jaloux des lèvres qu'on déflore, Des couples que je vois, des couples que j'ignore ; Je suis jaloux de ceux qui naîtront dans les temps : Tous les futurs baisers d'amour, je les entends, je les vois, je les guette et les compte, on m'en frustre, Comme le roi, qui vit sa veuve aux bras d'un rustre, Le roi mort qui ne put se lever pour punir ! Et je déteste Dieu qui m'a clos l'avenir, Je déteste Vénus d'être née avant l'heure, Béatrice, Chimène, Héloïse, et j'en pleure !

DON JOSE, riant.

Gageons qu'il voudrait être Abeilard !

Pourquoi pas ?

Être calme ! Être libre! Oublier les combats De la pensée errante et de la chair fragile ! Mon fils, le mot suprême est dit par l'Évangile : « Heureux l'humble d'esprit et le simple de cœur. »

Dona Dolorès entre, s'arrête avec sa sœur et don Miguel, puis descend vers don Juan.

DON JOSE



Veux-tu mon pronostic ?

Eh bien, pronostiqueur?

Tu finiras dans un couvent.

DON GHRISTOBAL, remontant vers don Miguel.

L'affreux présage !

DON JOSE

Le diable s'est bien fait ermite !

Il était sage.

Ils remontent vers l'autre groupe. Doiïa Luscinde s'éloigne, emmenant don Miguel, don José et don Christobal.

## **ACTE PREMIER**

DONA DOLORÈS

J'ai honte un peu.

Vous?

DONA DOLORÈS

Il me semble Qu\*on va penser du mal en nous sachant ici...

Ne vous gênaient-ils point avec leurs regards?

DONA DOLORÈS

Si, Mais j'ai peur de leurs yeux moins que de leur pensée.

o chaste...

### DONA DOLORÈS

Est-ce un péché d'orgueil? Je suis blessée De voir que mon secret appartient aux passants : Je voudrais qu'il ne fût qu'à nous deux, et je sens Qu'on profane ma joie en l'ayant trop comprise.

Parlez encor, c'est doux, et votre voix me grise Comme un encens béni qui reviendrait de Dieu.

### DONA DOLORÈS

Vous me connaissez mal, don Juan, car je vaux peu, Mais je vous aime bien et c'est toute ma gloire.

Non, vous êtes la sainte et celle qu'on veut croire, Et je vois l'auréole autour de vos cheveux ; Vous êtes le repos promis à tous les vœux,

La fin des désespoirs et des espoirs, Télue, La sœur, la rédemptrice, en qui l'amour salue La révélation des mots qu'il n'a pas dits ; Vous êtes l'ange blanc qui vient du Paradis Pour guérir d'être seul et laver d'être infâme. L'asile, le pardon, tout!

### DONA DOLORÈS

Je suis votre femme.

Oui, dites-le. C'est bon de l'entendre !

### DONA DOLORÈS

Demain...

Demain !

DONA DOLORÈS

Et tous les deux pour faire le chemin, Ensemble, et côte à côte,  
et jusqu'au jour suprême...

Oh, comme je vais bien t'aimer, puisque je t'aime. Et comme  
nous allons nous bénir tous les deux !

DONA DOLORÈS

Nous nous enfermerons dans du bonheur.

Loin d'eux.

N'est-ce pas, loin des gens, loin de toute la terre. Pour faire à  
notre extase un cloître de mystère !

## **ACTE PREMIER**

DONA DOLORÈS

Le monde m'a déjà tant pris de votre cœur.

Pas cela ! Que je puisse effacer la rancœur Des jours mauvais  
que j'ai vécus pour vous rejoindre ! Je marchais dans la nuit,  
Taurore vient de poindre, Et je veux oublier le mensonge des  
nuits.

DONA DOLORÈS

Je ne suis pas jalouse, et pourtant, je le suis,

Puisque j'ai de la peine avec un peu d'envie  
En songeant qu'on a pu vous embellir la vie,  
Que d'autres avant moi... C'est mal. je le sais bien,  
Mais, dites, tout est loin, vous ne regrettez rien,  
Vous m'aviez réservé ma place dans votre âme,  
Dites-le.

DON JUAN, ratliraiit à lui.

Douce voix qui fait aimer le blâme !

DONA DOLORÈS, pressée contre lui.

Tout près, qu'il n'y ait plus une place entre nous Pour  
personne.

Il faudrait se mettre à deux genoux Et vous aimer comme une  
idole.

DONA DOLORÈS

Être la vôtre, Don Juan ! Ne changez pas, ne changez plus.  
Nulle aulre Ne saura vous aimer jamais autant que moi.

Voudrais-je la tromper, celle qui rend la foi?

Vous ne savez donc pas, ma sainte, qui vous êtes, Quel mal on  
m'avait fait et quel bien vous me faites !

DONA DOLORÈS

Dites, vous qui savez, dis, lequel est meilleur De recevoir ou  
bien de rendre du bonheur...

Vous êtes la vertu, la paix et la victoire!

DONA DOLORÈS

N'est-ce pas qu'elle est bonne et belle, notre histoire ? Vous cherchiez, j'attendais, nous nous sommes trouvés.

Vous rêviez, je vivais ; je rêve et vous vivez.

DONA DOLORÈS

Nous vivons.

Nous vivrons et nous venons de naître.

DONA DOLORÈS

Par l'amour.

Pour l'amour !

DONA DOLORÈS

Je VOUS aime, ô mon maître, Tant et tant que jamais vous ne saurez combien.

Si, je comprends, je vois, le monde n'est plus rien ! J'ai menti. J'ai peiné. C'est fini. Je commence. La vie est effacée et mon âme est immense. Je t'aime!

Ils s'embrassent. Dofia Luscinde paraît sur le seuil.

## SCENE III

LES MÊMES, DONA LUSCINDE, et, pUs tard, DON MIGUEL, puis LE COMMANDEUR.

Doila Luscinde, en voyant embrassés don Juan et dona Dolores, demeure interdite un moment; don Miguel survient presque immédiatement derrière elle.

DONA LUSCINDE, scandalisée.

Oh!... Bien !... Pourquoi pas sur les grands chemins?

Elle s'avance sur la pointe des pieds, sans être vue, et de ses deux mains fait un bandeau sur les yeux de don Juan.

Qui est-ce?

A la douceur comme au parfum des mains, Je devine une reine ou Tinfante d'Espagne.

DONA LUSCINDE, le délivrant et éclatant de rire.

Beau-frère, vous avez perdu !

Non pas, je gagne.

Suis-je reine?

DON LUSCINDE

Si Dieu donne à chacun son dû.

DONA LUSCINDE

Oh, le tricheur, qui ment parce qu'il a perdu !

Par la grâce du ciel et surtout par la vôtre, Vous êtes reine des beautés.

DONA LUSCINDE

Ouij bon apôtre !

Et Ton est vraiment reine en régnant sur les cœurs !

DONA LUSCINDE

Mon royaume est peuplé de sujets trop moqueurs, Et je les châtierai, car ils paieront un gage.

Lequel?

DONA LUSCINDE

On cherchera, seigneur du Beau-Langage.

Cherchez donc.

DOI^A LUSCINDE. v

J'ai trouvé! Je voudrais... Je veux... V

Quoi?

DONA LUSCINDE, montrant le collet de don Juan.

Ce collet est trop beau pour vous; donnez-le-moi!

DONA DOLORÈS

Folle!

DONA LUSCINDE

Il te l'offrirait demain : je prends l'avance !

## **ACTE PRE.MIEi**

DONA DOLOHÈS.

L'enfant !

DONA LUSCINDE

Merci! J'ai Tair déjà d'être en enfance?

DON JUAN, qui l'ocoiitc et l'exaiinne.

Ah, la bonne jeunesse et le charmant oiseau !

DON MIGUEL

Vous êtes le pinson, je serai le roseau.

DONA LUSCINDE

Et vous plierez : je veux absolument qu'on plie ! Car je suis violente.

DON MIGUEL

Encor moins que jolie.

Elle tend la main à don Miguel, qui se penche pour y mettre un baiser. DONA LUSCINDE.

Ah ! si pour mon malheur je devais épouser Ce don Juan-là, jamais il n'aurait -un baiser, Jamais^ Il y a des yeux qui sont trop



malhonnêtes.

Vraiment?

DONA LUSCINDE

Ainsi, j'ai vu dans les vers des poètes Des rendez-vous qu'on prend lorsqu'on est amoureux, Et c'est charmant ! On lient des propos langoureux. On escalade des balcons, on lève un voile, On prend des mains, l'amant chante à la belle étoile. Et l'on vient en retard pour qu'il meure d'ennui... Je n'oserais jamais m'y risquer avec lui !

DON JUAN, à part.

Qui sait?

Il la suit des yeux : elle se rapproche de doïia Dolorèi DONA DOLORÈS, à sa sœur.

Petite sœur est heureuse?

Puis, à voix basse

Et Cœlia?

DONA LUSCINDE

J'espère!

DONA LUSCINDE

Je n'ai pas convaincu mon père.

DONA LUSCINDE

A nous quatre, on aurait peut-être réussi...

Quoi donc ?,

DON MIGUEL, durement à don Juan.

Le Commandeur veut la chasser d'ici.

DONA LUSCINDE

La mettre en prison.

En prison?

DONA LUSCINDE

Elle est coupable.

DON JUAN, très doucement.

De quoi? Le savez-vous ? Non ?

DONA LUSCINDE, à ilon Juan.

Vous êtes un diable!

## **ACTE PREMIER**

Est-ce qu'on a besoin de savoir, pour savoir? Je dis que Coelia n'a pas fait son devoir.

DONA DOLORÈS

Tu la nommes tout haut...

DONA LUSCINDE

Parmégarde, et qu'importe?

Elle a veillé sur son honneur de telle sorte Que ce n'est pas à nous de le défendre mieux.

DON MIGUEL, ironique, à don Juan.

L'honneur d'une suivante?... Elle était sans aïeux.

DONA LUSCINDE

La vertu ne tient pas au blason, mais à l'âme.

Peut-être qu'elle aimait...

Bel amour, d'être infâme!

On Ta trompée...

DONA LUSCINDE

Alors c'est qu'elle a consenti I

Qui sait? Prise de force...

DONA LUSCINDE

11 restait un parti :

On peut toujours mourir

Bien! La petite fille A parlé comme un vieil infançon de Castille.

Le Commandeur apparaît dans le fond.

DONA LUSCINDE

Moquez-vous; je suis fort ridicule, en effet : Je me serais tuée.

On le dit.

DONA LUSCINDE

On le fait!

Quelle espèce de femme avez-vous donc connue, Pour que  
votre mépris de toutes nous dénué Du droit que nous voulons  
d'avoir notre fierté, Et pensez-vous qu'il faille une épée au côté  
Pour savoir que l'honneur nous vaut mieux que la vie?

LE COMMANDEUR, descendant vers eux.

Bien dit! S'il n'était mort, le Cid mourrait d'envie! Tu parles  
comme un preux !

DONA LUSCINDE, courant à lui.

Alors, écoutez-nous :

Nous vous en supplions tous quatre à huit genoux.

LE COMMANDEUR, souriant.

Que veux-tu?

DONA LUSCINDE

Vous chassez notre suivante, et j'ose..,

LE COMMANDEUR

L'instant est mal choisi pour parler de la chose.

## ACTE PREMIER

DONA LUSCINDE

Pouvez-vous refuser une grâce, aujourd'hui?

Vous pensez donc que c'est un bien beau jour pour lui? A donner tant de joie on n'en garde plus guère.

LE COMMANDEUR

C'est vrai, don Juan, j'ai fait mon temps, d'amour, de guerre, Mon temps de vie, et tout sera fini demain.

DONA LUSCINDE

Père...

LE COMMANDEUR

Bah! C'est encore faire un peu de chemin Que de suivre des yeux ses enfants sur la route : Ils s'en vont, c'est encore du bonheur qu'on écoute Si le bruit de leurs pas s'en va vers du bonheur.

DONA DOLORÈS

Vous êtes bon.

DONA LUSCINDE

Oh, oui, bon père et bon veneur!

Car il romprait les chiens si Ton n'y prenait garde. Las... Nous vous implorons pour Cœlia.

LE COMMANDEUR

Bavarde, Toi qui parles si bien, dis-lui de parler mieux : Elle me lasse avec ses refus orgueilleux; Celui qui la trompa chez moi, qu'elle le nomme! Nous la marierons.

DON MIGUEL, riant.

Bien! Mais, s'il est gentilhomme?

LE COMMANDEUR

Il ne l'est point, puisqu'il n'ose pas son devoir.

DON MIGUEL, bas, à don Juan.

Si vous avez jamais le plaisir de le voir, Répétez-lui qu'il est jugé.

Comme il mérite!

Mais celle qu'a leurrée un serment d'hypocrite, Monseigneur, convient-il de la punir encor? Avec votre indulgence et quelques pièces d'or On pourrait lui donner un bonheur si facile...

LE COMMANDEUR

De mon temps...

J'offrirai la dot, offrez l'asile.

DONA DOLORES, suppliant le Commandeur.

Père...

DONA LUSCINDE, de l'autre côté.

Père...

DON MIGUEL, qui s'est rapproché de don Juan.

Don Juan ! Vous ne respectez rien

DON JUAN, tirant sa bourse.

C'est plaisir d'embrouiller le mal avec le bien.

DON MIGUEL, souriant.

La fiancée est un courrier vers les maitresseSj Et solde l'arriéré des tendresses?

DON JUAN, à part.

Tendresses?

## **ACTE PREMIER**

Tendant sa bourse à doua Dolorès.

Ne daigneriez-vous pas lui remettre ceci?

Elle hésite à prendre la bourse.

DONA DOLORÈS, à son père.

Vous le permettez ?

LE COMMANDEUR, résigné

Prends... «j

DON JUAN, remettant la bourse.

Sans me nommer.

DONA DOLORÈS, avec gratitude.

Merci !

DONA LUSCINDE, courant vers don Juan.

Don Juan, vous valez mieux que vous. Je vous embrasse!

Elle lui jette les mains au cou, il la retient dans ses bras.

Pas si fort...

Elle se dégage. ^ , , /.

Don Christobal, des seigneurs et des dames sont entres et saluent le Commandeur.

Doila Miguel, doua Dolorès, doua Luscinde remontent.

DON MIGUEL, saluant dona Luscinde, dont il baise la main.

Au revoir...

DON CHRISTOBAL, à dona Luscinde.

Salut à votre grâce.

DON JUAN, à part.

Son baiser chaste a des parfums de Tinconnu.

DON CHRISTOBAL, au Commandeur.

Monseigneur...

## LE COMMANDEUR

Je vous dis merci d'être venu.

Don Miguel sort par la gauche, pendant que dona Luscinde, accompagnant une dame, sort par la droite. Avec d'autres invités



sortent le Con:mandeur cl

dofia Dolorès qui cherche à appeler don Juan du regard; mins il ne la voit pas et demeure absorbé dans une pensée.

DON JUAN, seul.

Je sens tout le parfum de son corps dans ma tête.

SGÈiNE IV DON JUAN, DONA LUSCINDE.

Elle rentre en courant, cherche quelqu'un des yeux et s'avance vers don Juao.

DONA LUSCINDE

Et don Miguel ?

Il est parti.

DONA LUSCINDE

Le malhonnête!

Ne vous aurait-il point saluée ?

Oh, si peu !

Un grand salut de rien du tout ! Il triche au jeu.

Vous aviez quelque chose à lui dire ?

DONA LUSCINDE

Sans doute.

# ACTE PREMIER

Un secret ?

DONA LUSCINDE

Important.

Elle veut sortir. Il la retient.

Parfait ! Je vous écoute.

DONA LUSCINDE

Mes secrets ne sont pas pour don Juan.

Ils ont tort.

Je suis horriblement en colère... Et d'abord, Tanl pis pour lui !  
J'avais un projet !

Je devine :

Un projet à panache, avec la mandoline, Gomme dans les romans d'Artus et d'Orlando?

DONA LUSCINDE

Presque.

Le chevalier est casqué d'un bandeau ?

La duègne le conduit dans l'ombre vers son rêve ?

DONA LUSCINDE

Pas tout à fait.

Il vient, se prosterne, et son glaive Ruisselle encor du sang verdâtre d'un dragon ?

DONA LUSCINDE

Je voulais simplement lui parler au balcon, Avec la nuit autour de nous, et le silence.

Sans échelle?

DONA LUSCINDE

Bien sûr! Pourquoi?

Pour qu'il s'élance !

DONA LUSCINDE

Vous êtes un méchant ami. Faisais-je mal ?

Non.

DONA LUSCINDE

Puisqu'on nous marie !

Et tout est si banal...

DONA LUSCINDE

Certe! On n'a même pas le temps d'être inhumaine: Le curé vous bénit, le cocher vous emmène, Et l'on est marié sans s'être fait la cour.

Ensuite, il est trop tard.

DONA LUSCINDE

Nous n'avions plus qu'un jour!

## **ACTE PREMIER**

DON JUAN, so rapprochant.

Je pourrais l'avertir...

DONA LUSCINDE

Non. Plus.

Ah, cœur de roche.

Et qui veut se peiner par rancune ! On approche. Je cours le prévenir. Il vient. Comptez sur lui. — Dans votre chambre?

DONA LUSCINDE

Oh, non !

U va examiner le balcon et revient.

Là. Sous ce balcon?

DONA LUSCINDE

Oui.

Rentre doiïa Dolorès.

## SCÈNE V LES MÊMES, DONA DOLORÈS

DONA DOLORÈS

Maison vide ! A part vous, tout le monde nous laisse.

DON JUAN, à part.

Laquelle est-ce que j'aime, et des deux, laquelle est-ce Que je trompe avec l'autre ?

DONA DOLORÈS

Il est fini, leur ba. ,

Et nous revoilà seuls.

DONA LUSCINDE, avec embarras\*.

J'admire...

DON JUAN, à part.

C'est trop mal !

DONA LUSCINDE

Ce qu'on a dépensé de noblesse et d'emphase !

DON JUAN, à part.

Bah, dès qu'un désir bouge, il a droit à l'exlase !

DONA LUSCINDE, à don Juan.

A demain.

A bientôt.

DONA DOLORÈS

A toujours.

Il baise la main de dona Dolorès. Elle le regarde partir et l'écoute longtemps. Des serviteurs entrent ; ils éteignent ou emportent les flambeaux.

## SCENE VI

DONA DOLORÈS, DONA LUSCINDE, puis. LE COMMANDEUR.

Dona Luscinde vient embrasser sa sœur.

Au revoir.

DONA DOLORÈS

Tu ne viendras plus là pour le baiser du soir.

DONA LUSCINDE

Nous ne dormirons plus dans la maison du père.

DONA DOLORÈS

Et je n'entendrai plus ton pas, comme une paire D'oiseaux joyeux qui vont en sautant dans les fleurs.

Elle berce sur son épaule la tête de Luscinde.

Dodo... Ce n'est plus moi qui sécherai vos pleurs, Et tu ne mettras plus ton front sur mon épaule.

DONA LUSCINDE

Si, quand j'aurai de gros chagrins...

Le Commandeur entre et reste sur le seuil. DONA DOLORÈS.

Comme c'est drôle, Je suis heureuse. Et toi?

DONA LUSCINDE

Je n'ai pas de regret.

DONA DOLORÈS

Et pourtant, c'est un peu comme si l'on mourait.

DONA LUSCINDE

Petite mère...

Le Commandeur, qui est venu près d'elles, les prend toutes deux par les épaules, et tour à tour les rapproche ou les éloigne de sa poitrine, pour les serrer ou pour les voir.

LE COMMANDEUR

Oh, vous !... Encor, que je vous voie ! Pauvres enfants, mes doux petits, toute ma joie ! Je dis « pauvres enfants », et c'est moi que je plains. Le vieux sera bien seul avec ses chapelains. Le pauvre vieux, tout seul, comme un chien dans la foule. Ah oui, c'est bien mon sang qu'on m'a pris, mon sang coule, C'est bien ma chair à moi qu'on m'arrache des bras !

DONA LUSCINDE

Nous viendrons vous voir.

LE COMMANDEUR

Oui, mon petit, tu viendras.

DONA LUSCINDE

Très souvent.

LE COMMANDEUR

Oui, mon cœur... C'est méchant d'être triste, Mais vois-tu bien, un vieux soldat, c'est égoïste, Et puis, il faut qu'on pleure un peu, dans un roman.

DONA LUSCINDE

Papa !

DONA DOLORÈS

Nous reviendrons.

## **ACTE PRKMIKR**

LE COMMANDEUR

Oui, petite maman, Tu reviendras bercer ton vieux (ils pour qu'il meure.. Allons... Souvenez-vous de la bonne demeure, El soyez bien heureux tous les quatre... A demain.

Il sort.

Dofia Dolorès tombe assise sur une chaise, et pleure.



DONA DOLORÈS

Bon père !

DONA LUSCLNDE, s'agenouillant auprès d'elle.

Dolorès... Sœur... Laisse-moi ta main...

DONA DOLORÈS

Faire sa joie avec la misère d'un autre !

Cœlia entre.

De plusieurs!

## **SCENE VII LES MÊMES, CÆLIA**

CÆLIA, à part.

DONA DOLORÈS

Triste joie !

CÆLIA.

Au moins, on fait la vôtre

Cœlia, j'ai deux mois à le dire.

3(5 DON JtLAN DE MANAHA.

DONA LUSCINDE, regardant la fenêtre.

Il est tard.

Elle remonte, inquiète, vers lealcon. DONA DOLORÈS.

Mon père, Cœlia, consent à ton départ.

CÆLIA.

Merci !

DONA DOLORÈS

Tu t'en iras, dès Taube, à sa campagne.

CÆLIA.

La bénédiction du ciel vous accompagne !

DONA DOLORÈS

Ce ne sera pas gai d'être seule là-bas. Ma chère enfant.

CÆLIA.

Madame...

DONA DOLORÈS

On ne t'oubliera pas.

CÆLIA.

Vous mériteriez d'être heureuse !

L'autre année.

Lorsque tout sera mieux, ma pauvre abandonnée, Je te prendrai dans ma maison.

CÆJ.IA.

Chez vous deux ! Non!

ACTK PKKMIKH. 37

DOiN.V nOLOHÈS, souri.ml.

Tu me m'aimeras plus si je change de nom ?

CÆLIA.

Oh, je vous aimerai toujours, mais...

DONA DOLORÈS, lui tt'na:,il la bourse de don Jiiiii.

Pour attendre, Ceci te servira, du moins.

CÆLIA.

Je n'ose prendre...

DONA DOLORÈS

Parce que c'est de l'or ?

CÆLIA.

J'ai trop honte de moi.

DONA DOLORÈS

Pour l'enfant.

Rien de vous, à lui!

DONA DOLORÈS

Pourquoi?

CÆLIA, embarrassée.

Pourquoi ?

DONA DOLORÈS, tendant la bourse.

Prends donc, c'est le cadeau des nocés que l'on t'offre.

CÆLIA, rcg-ardant la bourse.

La bourse de don Juan !

DONA DOLORÈS

Qu'importe?

CÆLIA.

Dans son coffre, La bourse et Tor, je n'en veux point !

Mais... Cœlia,

DONA DOLORES

Es-tu folle ?

CÆLIA.

Autrefois !

DONA DOLORÈS

Qu'ya-t-il?

Il y a Qu on m'a trop fait souffrir ! Je ne veux rien des hommes  
C'était peu d'égorger, ils raillent, et nous sommes Leurs jouets!  
Songez donc! Une fille de rien ! Cela s'est cru le droit d'être heu-  
reuse, aussi bien Qu'une autre ! Malheur à la femme qui se fie A

l'homme, et puis malheur à qui lui prend sa vie, Et s'en détourne  
après sans pitié ni merci !

DONA DOLORÈS

Cœlia, la douleur te fait penser ainsi? Les hommes ne sont pas  
tous semblables.

CÆLIA.

Madame.

Excusez-moi... J'ai tort de parler...

Dona Dolorès reexamine avec anxiété et lui tend à nouveau la  
bourse. Dona Luscinde, qui vient de rentrer, les regarde.

Sur mon âme, Je n'accepterai point cette bourse !

ACTK PREMIER. 39

DONA DOLORÈS

Prends-la.

Prends.

CÆLIA.

M'obliger^-vous à cette honte-là ?

Après ce que tu viens de dire, je l'exige.

Tes refus font injure au comte... Prends, te dis-je...

CÆLIA, à part.

Me payer par ses mains !

DONA DOLORÈS

Prends.

CÆLIA prend la bourse, la contemple et la laisse tomber à terre.

Je ne peux pas.

DONA DOLORÈS

Soit !

Va-t'en.

CÆLIA, suppliant.

Madame...

DONA DOLORÈS

Va, mais va donc !...

Cœlia sort.

DONA DOLORÈS, accablée.

Sous mon toit!

DONA LUSCINDE, s'approchant de sa sœur.

Elle t'a dit le nom?

DONA DOLORÈS

Aucun nom.

DONA LUSCINDE, avec une feinte ignorance.

Je soupçonne Don Christobal, ou bien don Luis... Et lui?

DONA DOLORES

Personne,

La pauvre..

DONA LUSCINDE, à part.

DONA DOLORES, se levant.

Allons dormir.

DONA LUSCINDE

Bonne nuit !

DONA DOLORES

Dors longtemps !

Elle baise sa sœur au front et sort.

## **SCENE VIII DONA LUSCINDE, seule**

Elle traverse la chambre et se dirige vers la fenêtre. La salle n'est plus éclairée maintenant que par un seul flambeau et la lune.

DONA LUSCINDE

Faut-il que la douleur gâte tous les instants ! C'est bien mal arrangé, les choses de la terre !

A la fenêtre.

Toutes les voix du monde ont fini par se taire.

— Dès qu'on n'entend plus rien, c'est si bon d'écouter!

On dirait que le ciel va se meltre à chanter :

Tout se tait, mais tout chante, et l'âme se déploie...

Elle revient vers le devant de la scène. Un homme masqué escalade le balcon.

## **SCÈNE IX DONA LUSCINDE, DON JUAN**

Elle se retourne et aperçoit l'hoiumo innsqiié qui entre dans la chambre. DONA LUSCINDE.

Don Miguel, c'est vous?

DON JUAN, toujours masqué.

Oui.

DONA LUSCINDE

Non!

DON JUAN, à voix basse.

C'est lui qui m'envoie.

DONA LUSCINDE

Vous mentez. Qu'êtes-vous ?

Un ami.



Vous mentez.

Je ne vous connais pas.

Regardez mieux.

DONA LUSCINDE

Sortez!

Plus tard. 11 faut d'abord que je vous parle.

DONA LUSCINDE

A l'aide!

Au secours!

Le scandale est un méchant remède :

Quand vous saurez mon nom, vous n'appellerez plus.

Il Ole son masque.

DONA LUSCINDE

Vous voyez bien qu'ils étaient superflus. Vos cris.

DONA LUSCINDE

Que voulez-vous?^

Vous parler.

DONA LUSCINDE

Je m'étonne.

A vous seule, et sachant combien vous êtes bonne, J'ai compris qu'il fallait ne m'adresser qu'à vous Pour parer aux malheurs qui pèsent sur nous tous, Pour sauver votre sœur s'il en est temps encore.

DONA LUSCINDE

Seigneur Dieu!

## **ACTE PREMIER**

C'est pour elle et pour moi que j'implore, Et nous sommes perdus si vous ne m'aidez pas.

DONA LUSCINDE

Vous m'effrayez!

DON JUAN, avec une feinte inquiétude.

On vient !

DONA LUSCINDE, troublée.

Jésus!

J'entends des pas; Éteignons ce flambeau.

Il éteint l'unique flambeau. La lune les éclaire seule.

DONA LUSCINDE, s'éloignant de lui.

Dans l'ombre!

DON JUAN, à part.

Elle m'évite :

DONA LUSCINDE

Si quelqu'un survenait! Parlez vite.

Oui, mais promettez-moi le secret.

DONA LUSCINDE

Je promets.

DON JUAN, se rapprochant.

Dona Dolorès...

Bon siene.

DONA LUSGINDE, reculant.

Quoi?

J'ai cru que je l'aimais.

J'en aime une autre.

DONA LUSGINDE.

Non!

Une autre!

DONA LUSGINDE.

Non, VOUS dis-je!

Vous l'aimez! Je ne vous crois pas! C'est un vertige. Un cauchemar, que sais-je, une erreur d'un moment. L'hallucination d'un caprice... Comment, Lorsqu'on a pu la voir, l'écouter, la

connaître. L'aimer, en être aimé, comment trouver un être Qu'on ose préférer à cette sainte-là?

Elle l'est trop pour moi !

DONA LUSGINDE.

Vous l'aimez! Aimez-la.

Je le sais, je vous dis que vous l'aimez !

Je l'aime, Sans doute, et presque autant que vous l'aimez vous-même : C'est pourquoi je la veux sauver d'un désespoir.

DONA LUSGINDE.

Non, vous l'aimez d'amour, par respect, par devoir. Par gratitude, avec le plus pur de votre âme, Parce que vous l'aimez et qu'elle est votre femme,

## **ACTE PREMIER**

Et que vous Taimerez toujours, et qu'il le faut, Ht qu'elle vous adore, elle, et que de si haut Vous ne pouvez descendre à voir personne!

DON JUAN, s(î iMpprochant.

Celle Vers qui j'aspire est une auguste demoiselle, Chaste comme une aurore et fière comme un soir, Qui, lorsqu'elle apparaît, semblable à Tostensoir Qu'on lève sur la foule agenouillée, épanche Dans tous les cœurs un peu de sa lumière blanche. Et nous bénit d'avoir conteifiplé sa candeur; Car sa jeunesse nous

parfume de l'odeur Qu'ont les roses du ciel dans le jardin des anges ; Car elle est douce, avec des colères étranges, Des bonds d'orgueil, des cris d'espoir, des élans fous ; Elle est superbe, ardente, et belle, autant que vous. Comme vous, ô dona Luscinde, ô la suprême, La seule, mon élue...

DONA LUSCINDE

Ah ! pauvre sœur.

Je t'aime !

Entends-tu ! Je l'ai dit ! Je vous aime ! C'est fait ! Je l'ai dit. Ce silence atroce m'étouffait. J'en serais mort.

DONA LUSCINDE

Don Juan, vous m'avez offensée.

Avec un tel amour, non !

DONA LUSCINDE

Je suis fiancée.

A cet homme, bouffon de la rue et d'ici !

DONA LUSCINDE

Quel mal vous ai-je fait pour me parler ainsi ?

Vous ? Un mal dont je meurs puisque je vous adore !

DONA LUSCINDE

J'en aime un autre.

Osez le répéter encore, Sans rire, ce mot-là ! Vous l'aimez?  
Dites oui !

DONA LUSCINDE

Mon père m'a promise à lui, je suis à lui.

Non, vous ne l'aimez pas et qu'importe le reste? On vous trompait, on vous sacrifie, et d'un geste Vous pouvez vous sauver encor si vous daignez ! Fuyons. Venez. Je sais des pays éloignés Où ToQ vous bénira de vouloir être heureuse.

DONA LUSCINDE

Je ne veux pas. Sortez. Allez-vous-en.

Peureuse, De quoi donc as-tu peur ? Est-ce du paradis ? Ose me regarder au fond des yeux, et dis Que lu ne seras pas à moi !

## **ACTE PHEMIEK. M**

DONA LUSCINDE

Je VOUS en prie... J'essaierai de penser que c'était raillerie, Et je n'avouerai rien à personne.

Les gens ?

El que me font les gens, à moi ? Tous ces marchands De sottise, qu'ont-ils à faire avec un rêve? Rien n'existe ! Je t'aime et te veux, je l'enlève !

DONA LUSCINDE, reculant devait lui.

Je ne vous suivrai pas !

DON JUAN, avançant toujours.

Je saurai t'y forcer !

Et quand je t'aurai prise...

Suis-je une Coelia?

DONA LUSCINDE

Essayez de l'oser!

DON JUAN, la saisissant par le poignet.

Qui que tu sois !

DONA LUSCINDE

L'infâme !

Abuser de sa force et surprendre une femme !

Je t'aime !

DONA LUSCINDE

C'est cela qu'il nomme de l'amour !

Il m'aime ! Un désir vil, le caprice d'un jour.

Quelque chose qui fait qu'on ressemble à des bêtes, C'est son amour !

Des mots appris que tu répètes !

DONA LUSCINDE

Ne parlez plus, don Juan, car j'ai honte pour vous!

Dis ce qu'il te plaira ! Je serai ton époux, Ton amant, je serai celui (lui te possède. Je t'aurai !

DONA LUSCINDE

Que je sois maudite si je cède!

DON JUAN, l'enserrant dans son bras.

Donne-le, ton baiser!

DONA LUSCINDE, se débattant.

Non!

Assez, à la fin !

J'ai soif de toi, j'ai faim de toi, j'ai soif et faim, Et le désir de toi bat dans toutes mes veines !

DONA LUSCINDE

Grâce, don Juan, pitié...

DON JUAN, la serrant.

Les prières sont vaines !

Il est trop tard! Tu m'as envoûté, mon sang bout. Tes mains, tes yeux, tes dents, ta gorge, je veux tout ! Mensonge ou vérité, dis que tu m'aimes !



# ACTE PREMIER

DONA LUSCINDE

Lâche !

Je vous hais !

En se déballant elle Jéihiie ot arrache le collet de don Juan.  
DON JUAN.

Va, rugis! La lionne se fâche?

Bien !

DONA LUSCINDE, menaçante.

Prenez garde !

Mords ! Je t'aime mieux ainsi!

DONA LUSCINDE

Tuez-moi !

DON JUAN, lundis qu'ils luttent.

Tu vivras et lu diras merci, Et, si tu veux la mort, tu vas mourir d'ivresse ! Enlace-moi, serpent, déchire-moi, tigresse ! Sens-tu comme je t'aime et combien je te veux ? Frappe ! Étrangle-moi dans tes doigts, dans tes cheveux ! Encor! Donne aux baisers une saveur farouche ! Oui, tue, et je rendrai mon âme sur ta bouche, Ce sera bon !

Elle arrache le poignard de don Juan, à sa ceinture, et le lève sur lui.

Meurs donc !

DON JUAN, parant le coup.

Plus tard!

Elle lui échappe et recule.

DONA LUSCINDE

N'approchez pas !

C'est moi que je tuerai si vous faites un pas !

Te tuer? Tu vas vivre au contraire, et connaître L'extatique douceur de mourir pour renaître, D'être deux en un seul, deux flammes dans le feu, Pour monter jusqu'au ciel du ciel, au cœur de Dieu !

Il s'élance vers clic.

DON A LU SCINDE, se frappant du poignard.

Je m'en remets à lui!

Elle tombe.

DON JUAN, penché vers elle.

Tu ne t'es pas frappée?

Réponds! De quoi ta guimpe est-elle donc trempée? C'est chaud... Du sang! Ah, fou, qu'ai-je encor fait?

DONA LUSCINDE, faiblement.

Ma sœur...

N'ayez plus peur de moi...

J'ai mal. Un confesseur...

Revenez...

Il court vers la porte, et appelle à grands cris.

Au secours !

Il retourne vers doña Luscinda, puis vers la porte, et crie :

Au secours ! Qu'on apporte Des lumières! A l'aide! Au secours!... — Elle est morte? Non!...

Des serviteurs accourent; il remet son masque et son manteau.

Entrez... Vite !... Allez chercher un médecin !

## **SCÈNE X LES MÊMES, LE COMMANDEUR, DES VALETS**

Le Commandeur entre en écartant brusquement les valets; don Juan recule dans un coin.

LE COMMANDEUR

Qu'y a-t-il?

Il aperçoit doña Luscinda et court vers elle s'agenouiller.

Mon enfant! Ma Luscinda!

U aperçoit don Juan masqué.

Assassin!

Oli, ma pauvre petite enfant qu'on m'a tuée!... Bouge donc...

DONA LUSCINDE, ouvrant les yeux.

Père, à moi...

LE COMMANDEUR, à don Juan qui se diri^^e vers la porte.

Fils de prostituée, Reste là!

A ses gens.

Gardez-le !

A sa fille.

Toi qui riais souvent, Ris encor.

A don Juan qui gagne la porte.

Je te dis qu'on ne sort pas vivant !

Penché sur dofia Luscinde, et levant la faible main qui serre le  
collet d< don Juan :

Que tiens-tu dans ta main?...

52 DON JUAN DK MANAHA.

A don Jiian.

Ole ton masque, traître!

Ote! Parleras-tu?

Don Juan fait signe que non.

Si ! Je veux te connaître !

Je veux te voir vivant, une fois, voir tes yeux, Ta face, entendre ta voix, pour te tuer mieux!

Se levant pour courir sur le passage de don Juan qui gagnait la porte.

On ne sort pas!

A don Juan, qui vient de joindre les mains.

Qui donc est-ce que tu supplies ?

Tirant son épée et la dirigeant vers lui.

Passe par là !

DON JUAN, tristement, tirant son épée.

Que les choses soient accomplies !

Ils se battent. Duel rapide.

LE COMMANDEUR, tombant.

Il m'a tué!

Tu Tas voulu !

DONA LUSCINDE, faiblement.

Père...

UN VALET, penche sur le Commandeur.

Est-il mort?

Mon Dieu, serai-je donc et toujours le plus fort!

Il se jette, l'épée haute, sur les valets qui gardent la porte, et les disperse.

Passage !

Il sort.

Au même moment, doua Dolorès rentre par une autre porte ; derrière elle, Gœlia.

## **SCENE XI LES MÊMES, moins don ju;m. DONA DOLORES, CÆLIA**

DONA DOLORES

Mon père! Ah!...

Penchée sur son père.

Tué !

Apercevant sa sœur, et courant vers elle.

Luscinde ! Est-elle Blessée aussi?... Tous deux!

CÆLIA, près de don;i Luscinde.

La blessure est mortelle.

LE COMMANDEUR, se soulevant avec peine.

Venge-nous !

Il retombe et meurt.

DONA DOLORÈS

Sauvez-les tous deux !

CÆLIA.

Il est trop tard.

DONA DOLORÈS

Que je meure avec eux. alors!

Elle voit, à terre, près de Luscinde, le poignard, et s'en détourne avec effroi.

L'affreux poignard!

Elle retourne vers son père, tandis que Cœlia considère, avec une attention et une stupeur croissantes, l'arme qu'elle ramasse enfin.

CÆLIA, à part.

C'est le sien!... Lui?...

Elle se relève. Aux serviteurs.

Qui donc était dans cette chambre?

DONA DOLORÈS, agenouillée devant son père.

Don Juan, à mon secours, don Juan!

CÆLIA, près de Luscinde, soulève le bras de la jeune fille et la main qui tient le collet déchiré, comme a fait le Commandeur ; elle le considère, puis elle le prend.

Le collet d'ambre!

DONA DOLORÈS

Oh, pitié!...

CÆLIA, se rapprochant de doua Dolorès, tenant d'une main le poignard,

de l'autre le collet.

Regardez ceci. Regardez bien.

DONA DOLORÈS, sans entendre Cœlia.

CÆLIA, avec insistance.

Ceci.

DONA DOLORÈS, se retournant enfin, mais sans rien voir.

Pitié!... Que me veux-tu donc?

Cœlia la contemple un instant dans sa douleur, puis elle retire ses mains et les preuves qu'elle apportait.

CÆLIA.

Rien.

Rideau.



## SCÈNE PREMIERE

De jeunes seigneurs et des courtisanes sont assis pêle-mêle et parlent tous

ensemble: DON LUIS, DON RODRIGUEZ, DON GASPAR, DON JOSE, INÈS, RELISE, DOROTHÉE, LA MO-

RISQUE, POMME D'EVE. Au lever du rideau. DON JUAN,

à l'écart, se tient adossé à la chaise haute; DON MIGUEL, entrant plus tard, rôde par la salle; des valets vont et viennent. Bruits de verres et de causeries; la nuit est avancée, le souper se termine. Peu à peu, le jour paraît.

DON JOSE, s'accompagnant de la guitare, chanto.

Quand j'ai voulu cueillir la pêche.

Le dieu d'amour s'est envolé,

Ollé!

La bouche des vierges est fraîche!

DOROTHÉE

Je ne veux pas que vous touchiez mon scapulaire.

BELISE.

Eh ! don Juan !

DON GASPAR, bas.

Toi, tu vas le remettre en colère...

DON LUIS, debout.

Je bois ce vin...

DOROTHÉE

Tu nous Tas dit toute la nuit!

DON LUIS

A notre hôte, don Juan !

Viens t'asseoir,

BELISE.

A l'amour !

POMME d'ève.

Au déduit!

DOROTHÉE

BELISE.

Où donc est don Ghristobal?

DON GASPAR

Au diable!

DON JOSE

Eh non, puisqu'il n'est pas ici!

BELISE.

C'est incroyable!

DON JUAN, à part.

Les pauvres morts...

DON LUIS

Et don Miguel?

DOROTHÉE

Il est en deuil.

ACTt 11. 57

BELISE.

Don Miguel est vexé d'épouser un cercueil!

DON RODRIGUEZ

Il est surtout vexé qu'au bout d'une semaine, On cherche encore l'auteur du crime.

DON JOSE

Il se démène, Et l'on n'entend que sa colère au tribunal.

Il soupçonne don Juan, moi, toi, tous ceux du bal.

DON LUIS

Diantre !

DON RODRIGUEZ

Il inspecte tout, suspecte tout le monde.

DON JUAN, à part.

Oh ! ce bruit qui me lasse et cette table immonde ! Mais, pour n'avoir pas Tair de fuir, il les fallait... — Qui donc a pu trouver mon poignard, mon collet? Dolorès, qui n'a rien voulu dire, étant bonne. Mais elle m'a jugé, me sauve et m'abandonne. Partons.

INÈS, bas à don José.

Comme il est triste!

DON RODRIGUEZ, bas.

On sait pourquoi.

INÈS

Tu sais?

DON RODRIGUEZ

Sa fiancée, après la crise et les accès

De douleur, et huit jours de combats dans les larmes,

Fait vœu d'entrer aux Carmélites.

DON LUIS

Pour les Carmes!

Elle va prier Dieu pour les siens, en pleurant; Mais elle y va.

DON JUAN, à part.

Maudit leur Dieu qui me la prend!

DON RODRIGUEZ, continuant.

Ils sont morts sans prière et sans prêtre, et, leurs âmes, La nonne se dévoue à les sauver des flammes.

DON JUAN, à part.

El

; moi!

INÈS

Si je po

luvais le consoler un

DON JOSE

peu?

y com

pte pas,

Inès, c'est le souper

d'adieu.

part?

Tantôt.

INÈS, avec frayeur.

DON JOSE

INÈS

Es-tu bien sûr?

DON JOSE

Oui, chère belle

## ACTE

INÈS

Oh!

En poussant ce cri, elle se rapproche de don Juan, les bras tendus. DON JUAN, nerveusement.

La vertu me chasse et le vice m'appelle!

INÈS, faiblement.

Je vous entends, les folles et les fous!

Il se lève en éclatant de rire.

Je viens! Rappelez-moi ! C'est dit! Je suis à vous!

Il va à la table.

J'y rentrerai, dans mon atroce bacchanale, Mais ailleurs !

A la table.

Je vous lègue une larme finale. La seule, et pour adieu, je vous la répartis, Ainsi que don Jésus entre douze appétits Partageait le pain noir des dernières agapes!

DON RODRIGUEZ

Amenf

INÈS

Vous blasphémez, don Juan...

Comme trois papes

INÈS, suppliante.

Maître...

Il est bien permis de blasphémer un peu : Blasphémer, c'est encor se rapprocher de Dieu !

INES, bas, à don Juan,

Le ciel se vengera, quelque jour...

Que m'importe?

Si Dieu n'est pas content de m'entendre, qu'il sorte! Je suis jaloux de Dieu : les femmes l'aiment trop !

DON GASPAR

Le fait est que nous n'en avons que par raccroc.

DON JOSE

Et pourtant, ô mes fils, la femme...

DON LUIS

Ça vous tue.

DON JOSE

.. N'est bonne qu'en amour et belle qu'en statue<

DON JOSÉ, qui a pris une guitare, chante.

Avant d'avoir cueilli la pêche, Le dieu d'amour s'est envolé,

Ollé! La bouche des vierges est fraîche!

Le dieu d'amour est en maraude, Car il aime le fruit volé,

Ollé!

La bouche des femmes est chaude!

Don Miguel entre.

DON JUAN, joyeusement.

D'où venez-vous si tard, don Miguel, mon ami. Mon frère?  
Don Miguel, vous n'avez pas dormi. Et j'ai failli partir sa-ns vous voir.

## **ACTE II**

A Inès, qui lui prend le bras.

Belle fille, Que veux-tu?

INÈS, bas, à don Juan.

C'est donc vrai que vous quittez Séville?

DON JUAN, gaiement.

Au petit jour!



INÈS

Où donc allez-vous?

Dans un coin!

Que m'importe où je vais pourvu que je sois loin ! Courons la vie! Et les pays n'importent guère! Nous avons fait l'amour et nous ferons la guerre. Don Miguel, vous plaît-il de me suivre où je vais?

DON MIGUEL, sèchement.

J'ai ma besogne ici. don Juan, et je la fais.

DON JOSE, reprenant sa guitare.

Pour calmer les chagrins les plus nobles d'Espagne, Belle Inès, chante un peu.

Chante.

DON JOSE

Je t'accompagne.

INÈS

Seigneur, voilà des mois que je n'ai plus chanté.

DON JUAN, prenant une coupe vide.

Alors, buvons !

Un valet s'approche pour le servir.

Du vin ? . . . Pas de vin ! Du Léthé !

L'eau qui fait qu'on oublie est la meilleure à boire! Don Miguel, nous jouerons à perdre la mémoire.

Il boit.

Tous les vins que je bois m'écoeurent quand j'ai bu. Ah, si j'avais pu croire en Dieu, si j'avais pu !

On entend sonner Tangélu.

Un glas! Entendez-vous? Deux glas! Le glas qui sonne!

DON LUIS

C'est l'angélu.

Le glas, vous dis-je!

DOROTHÉE

Il déraisonne,

Si ce n'est point le glas, alors c'est le tocsin!

Le Sacré-Tribunal a flairé l'assassin :

Il aboie, et Saint-Paul va dérouiller ses portes.

O mes frères, songeons aux morts, songeons aux mortes,

Baignons-nous dans l'effroi d'être oubliés demain.

Belise ! Un anneau d'or brille au doigt de ta main.

Mais ta main durera moins longtemps que ta bague...

DOROTHÉE

Il n'est pas gai.

POMME d'Eve.

Pour sûr !

BELISE.

Il est ivre.

DON JOSE

Il divague\*

## **ACTE II. (i**

Puisqu'il nous reste encore un jour, soyons joyeux : Inventons des péchés pour nous venger des dieux !

UN VALET, à don Jinn.

Seigneur, un moine est là qui veut entrer.

Qu'il entre !

DON LUIS

Que vient-il faire?

BELISE.

Il vient voir le loup.

DON JOSE

Dans son antre !

INÈS

Don Miguel, vous avez un étrange regard...

DON GASPAR

Bah! C'est un mendiant des Ordres...

POMME d'Eve.

Mais si tard 1

DON LUIS

Si matin !

DON JOSE

Il n'y a pas d'heure pour les moines !

DON LUIS

Les pommettes d'Inès sont comme deux pivoines.

INÈS

J'ai honte.

DON RODRIGUEZ

Dorothée est comme un lis.

DOROTHÉE

J'ai peur.

DON LUIS, bas, à don Gaspar.

Ça, c'est quelque envoyé du Grand Inquisiteur.

Un espion ? Eh, tant mieux, la vie est monotone, Inepte, et tout ce qui l'agite ou qui m'étonne Est bien venu !

DON JOSE

Cachez vos adorables peaux !

Ne troublons pas la chair lorsqu'elle est en repos.

## ACTE II

LE FRANCISCAIN

Je me nourris de pain, par la grâce de Dieu Qui m'a fait homme.

Bien, frère ! Par le sang bleu De la mort bleue et tous les corps bleus de la peste, Je veux récompenser la fierté qui te reste ! Tu désires ?

LE FRANCISCAIN

Seigneur, les reliefs du festin, Pour les pauvres.

Tu t'es levé de grand matin Pour réclamer si peu.

LE FRANCISCAIN

Notre prieur m'envoie.

Pour entendre, ou pour voir ?

DON JOSE

Pour qu'il entende et voie.

LE FRANCISCAIN

Quoi donc? — Notre prieur m'a dit...

Je le connais :

Il fut mon précepteur au temps où j'ànonnais.

LE FRANCISCAIN

C'est un saint.

C'est un sage, et malin comme un singe.

LE FRANCISCAIN

Il VOUS connaît aussi, don Juan.

DON JOSE, à Pomme d'Eve.

Cache ton linge...

DON JUAN, tendant une bourse au moine.

Tiens, prends ceci, mon brave, et va prier pour moi.

LE FRANCISCAIN

Grand merci, monseigneur.

Il n'y a pas de quoi !

L'or, presque autant qu'un homme, est ennemi des hommes;  
C'est l'homme et l'or qui nous ont faits ce que nous sommes Et qui  
m'ont empêché d'être l'égal d'un chien.

LE FRANCISCAIN

Et Dieu le père.

Il a fait du beau !

LE FRANCISCAIN, à part.

Le païen !

Que cherchez-vous ainsi, don Miguel ?

DON MIGUEL, sèchement.

Le coupable.

Don Miguel, pensez-vous le trouver à ma table?

## ACTE II

DON MIGUEL

Je le cherche partout et je le trouverai.

Pour...

DON MIGUEL

Qu'il en meure !

Et si ce n'est point à son gré?

DON MIGUEL

C'est au mien. Il pliera les genoux dans la boue!

DON JUAN, souriant.

Vous le souffletterez, il tendra Taulre joue.

DON MIGUEL, la main à son poignard.

Non, je le saignerai, le cou sur un ruisseau,

Là, dans la gorge, avec ceci, comme un pourceau !

DON JUAN, railleur.

Eh, c'est dit, vous irez le chercher dans son bouge. Mais s'il n'est pas content d'être tué? S'il bouge? Mon cher, les assassins sont parfois très méchants.

DON MIGUEL

Vous vous moquez ?

Non pas, mais j'avertis les gens.

DON MIGUEL

De quoi?

Votre héroïsme est mêlé d'imprudence; Et je vous dis qu'il sied, lorsqu'on ouvre la danse, De s'attendre à danser plus qu'on n'aurait voulu ; Je dis encor que vos panaches m'ont déplu. Comme si vous veniez guerroyer sur mes terres.

DON MIGUEL



Cet homme est-il baron parmi vos feudataires ?

Beaucoup plus.

DON MIGUEL

C'est quelqu'un qui vit dans le palais? Un parent? Quoi ?

Ni des parents ni des valets. Celui dont nous parlons me tient plus près encore.

DON MIGUEL

Je veux savoir son nom !

Et je veux qu'on l'ignore.

DON MIGUEL, se rapprochant de don Juan.

C'est?...

Tâchez de comprendre au lieu de tant crier..

DON MIGUEL

Je comprends qu'il y a dans l'ombre un meurtrier, Que je poursuis, que vous défendez !

## **ACTE H**

DON JUAN, prenant né^jlgoinnient son opéo qui est appuyée contre la chaise.

Oui. je l'ose, Parce que je prétends que cet homme est ma chose Et qu'y vouloir toucher c'est ternir mon blason ; Que, vengeur de ma dame, et chef en sa maison, Je suis celui qui peut et veut agir en maître. Le criminel, c'est moi... qui seul dois le connaître. Seul, le punir, comme il me plaît, quand il me plaît ; Sa vie, elle est à moi, je me la garde : elle est Le plus cher de mes biens, l'unique auquel je tiens. Et, si quelque imprudent veut me Tôler, qu'il vienne ! Mais sachez bien d'abord que je la défendrai. Comme la mienne, aussi longtemps que je vivrai, Et que pour avoir l'une il faudra prendre l'autre !

DON MIGUEL

Il est votre ennemi, don Juan?

Plus que le vôtre !

DON MIGUEL

Don Juan, vous le jurez?

Par la Vierge et les saints!

Je jure que je hais ce roi des spadassins, Ce bandit, ce larron d'honneur, tueur de femmes, Tueur de vieux, sinistre entre les plus infâmes, Qui me torture, et m'a torturé, le bourreau !

Levant son épée.

Et vienne l'heure où tu sortiras du fourreau. Toi, pour me délivrer enfin du gueux funeste. Funeste à moi, funeste à tous, comme la peste,

Car il m'a fait saigner par la douleur d'autrui, Et si je hais quelqu'un sur la terre, c'est lui !

Il jette son épée du côté de la porte. Pendant ce dialogue, le moine continue à faire le tour des tables, ramassant à terre des vivres qu'il met dans sa besace.

LE FRANCISCAIN, à part.

Lui-même... Grâce au ciel, j'arrive juste à l'heure.

Il se dirige vers la porte.

DON LUIS, à don Gaspar.

Le temps est à Forage.

RELISE

Ils sont gais.

POMME d'ÈVE.

Moi, j'en pleure

DON JUAN, au moine.

Tu nous quittes, le moine ?... As-tu bien entendu?

LE FRANCISCAIN, montrant sa besace.

Je ramassais, et tout ne sera pas perdu.

Il va vers la porte.

Eh, frère! Écoute encor !... Si quelqu'un te vient dire

Qu'ici-bas tout est mal et va de mal en pire ;

Qu'un Dieu qui permet tout n'a jamais existé;

Que ton âme immortelle est une vanité,

Car tu n'es comme moi qu'un misérable insecte;  
Qu'il y a des vertus en dehors de ta secte;  
Que Dieu le père, étant la cause de l'effet.  
Ne peut pas me punir d'être tel qu'il m'a fait :  
Si quelqu'un dit cela, c'est un énergomène  
Qui trouble la santé de la sottise humaine.

## ACTE II. Ti

C'est un traître, c'est un colporteur de poisons, Brûle-le !

LE FRANCISCAIN

Monseigneur, c'est ce que nous faisons.

Brûle-moi donc.

LE FRANCISCAIN

Plus tard, don Juan.

• A ton service !

LE FRANCISCAIN, à part.

Oui, nargue, je te tiens...

INÈS, bas à don Juan.

Il est du Saint-Office.

Je le sais.

INÈS

La Suprême a brûlé bien des gens...

Des deux sexes.

INÈS

Pour des propos moins outrageants.

DON JUAN, cueillant une rose sur la table.

Un plaisir que je prends pour un mal que je risque ! Il faut bien amuser la vie... Allons, Morisque, Danse...

La Morisque s'avance «u premier plan, vers le coin gauche de la scène, et «e prépara à danser.

LE FRANCISCAIN, toujours au seuil de la porte.

Permettez-moi d'aller près des laquais Recueillir les morceaux qu'on jette.

Et les caquets?

Le moine sort.

INÈS

Vous le provoquez trop, monseigneur.

Ça le change.

DON JOSE, à la Morisque.

Le rustre a fui devant tes seins couleur d'orange : Danse un peu pour qu'on t'aime.

Et fais-nous de l'oubli.

## **ACTE II. n**

INÈS:

Non, vous semblez parler d'un rêve.

Au clair de lune?

INÈS

Comme vous, j'ai rêvé d'oublier.

DON JUAN, à part.

Encore une !

INÈS

El c'est pourquoi je vous comprends quand vous parlez^

Compliments...

INÈS

Vous raillez même les désolés.

C'est un crime ?

INÈS

Pour vous qui savez les entendre! Avoir compris, c'est presque un devoir d'être tendre^

Est-ce sur toi qu'il faut pleurer?

INÈS

Parlez plus bas :

On écoute.

J'écoute aussi.

INÈS

Je n'ose pas.

Ose, ne suis-je plus le confident des femmes? Mon oreille est un puits où Ton verse des âmes, Verse la tienne.

INÈS

Oh, non! Quand vous raillez ainsi, J'ai trop de honte.

Bah !

INÈS

Pour moi... Pour vous...

Merci.

INÈS

Oui, pour vous qui narguez votre propre misère,

Pour vous qui trouveriez si bon d'être sincère,

Et qui vous torturez vous-même en nous blessant.  
Car on souffre d'ouïr le sarcasme incessant  
D'un homme qu'on voudrait voir si haut, puisqu'on Taime  
Comme je souffrirais d'entendre le blasphème  
D'un prêtre, ou d'un bon ange, et qui serait le mien,  
Et par respect de vous qui ne respectez rien,  
Je sens monter en moi des pudeurs inconnues.  
Prends garde, chaste Inès, tes épaules sont nues.  
Monseigneur

## **ACTE IL le**

INES, couvrant ses épaules.

Pourquoi donc relever ce manteau?

N'est-ce pas toi qu'on fit servir sur un plateau, Toute nue, à la fin d'un souper, dans des roses?

INÈS

On m'a vanté tes admirables poses, Ta poitrine de marbre et tes flancs de satin : Car je n'eus pas l'honneur d'assister au festin.

INÈS



Ne m'en plains pas, j'ai Thorreur de la foule. Par Vénus, n'est-ce point une larme qui coule?

INÈS

Vous êtes sans pitié, don Juan.

Pour la laideur!

Mais toi, que te prend-il d'inventer la pudeur, Puisque tous tes amants te proclament si belle ?

INÈS

Je n'en ai pas.

Tu n'en as plus?

INÈS

Je suis fidèle A Tamour de quelqu'un qui me rend du mépris.

Le sol!

INÈS

Il a raison, car il connaît le prix Que je vauX, âme et corps, et mon passé de joie, Et l'océan de fange où mon rêve se noie, Et ma pauvre jeunesse amère de baisers! Oh, Dieu! Si je pouvais, quand vous me méprisez, Me laver de moi-même avec de la prière, Et pour un jour au moins retourner en arrière Vers les candeurs et les puretés d'autrefois, Si je pouvais changer mon visage et ma voix Pour dire : « Je vous aime, ô don Juan... »

Il secoue la tête d'un air de doute.

Je le jure, Depuis des mois, je suis à vous.

Es-tu bien sûre?

INÈS

Tous avez tant menti que vous doutez de tout.

Nous avons fait mentir et nous mentons beaucoup; Nous nous ressemblons trop, ma chère, et c'est dommage.

INÈS, suppliante.

Notre lassitude a presque le même âge, Mais je ne crois plus guère au bonheur que tu veux.

Oh

## ACTE II

INES, soupirant.

DON JUAN, froid cmcnl

Tes cheveux sont beaux.

INÈS

Oui. '

Coupe tes cheveux, Et brûle-les, et viens m'en apporter la cendre. Oui, coupe et brûle ! Alors, je te croirai, Cassandre !

INÈS

Alors je serai laide et vous rirez de moi.

Peut-être! Mais du moins je t'envierai ta foi Et l'abnégation qui vaut mieux qu'une étreinte. Oui, fais-toi laide, afin d'être seule, et sans crainte. Cloître-toi dans l'exil de ton recueillement. Vis avec toi! L'amour n'a pas besoin d'amant! L'amour tout seul saura t'arracher de l'abîme, Et, puisqu'il te permet d'être enfin ta victime, Puisqu'il t'accorde enfin de la souffrance, attends, Souffre, pleure, et rends grâce!

INÈS

Attendrai-je longtemps?

La folle ! Elle se plaint de ce qui la relève !

Tu ne comprends donc pas que l'amour, c'est du rêve.

Que je t'égorgerais ton rêve en y touchant.

Et que c'est par bonté que je me fais méchant?

Tu ne comprends donc pas que la peine est féconde, Et que je donnerais tous les baisers du monde Pour pleurer d'un désir comme tu pleures là?

INÈS

Désirez-moi.

DON JUAN, lui caressant le visage de sa rose.

Tu nous ferais languir?

Il lui tend la fleur.

Prends-la, Des mains du mendiant qui t'offre son obole.

INES, prenant la rose.

En souvenir de vous.

Prends-la comme un symbole.

INÈS

De quoi?

Songe à toi-même en regardant les fleurs, Parce que Dieu bénit notre âme avec nos pleurs, Comme il bénit la rose avec de la rosée...

La danse est terminée; don Juan et Inès se lèvent. SEIGNEURS, applaudissant.

Bravo, Morisque !

DON LUIS, se dirigeant vers la fenêtre.

Inès, t'es-tu bien reposée?

Chante un peu, maintenant.

INÈS

Je ne chanterai plus.

## **ACTE H**

DON JUAN, s'replique.

Plus jamais?

DON GASPAR

Le jour monte et blanchit les talus.

DON LUIS, à la fenêtre.

Je viens de voir entrer une fille admirable!

DON JOSE, coïrranl à la fenêtre.

Ici?

DON LUIS

La taille fine avec un large râble.

Et deux grands cœurs pareils à des têtes d\*enfant !

BELISE.

Son idéal de la beauté, c'est l'éléphant!

POMME d'ève.

La génisse !

DOROTHEE.

En est-ce une?

DON LUIS

Un peu, c'est la laitière.

BELISE.

Fi!

DON LUIS

Si tu n'en veux pas, je la prends tout entière.

Il sort on couranl.

DOROTHÉE

Va-l-il nous amener une fille de rien ?

POMME d'ève.

Parmi nous!

BELISE.

Je m'en vais.

DOROTHEE,

Ma chère, un Biscayen !

Ges gens-là sont toujours grossiers comme pain d'orge.

## ACTE II

LA PAYSANNE

Pilié...

DON LUIS, à don José.

Foi d'hidalgo, Je la déclare mienne et j'y mets rembargo.

DON RODRIGUEZ, s'avançanl aussi.

Les beaux cils et les beaux cheveux !

DON LUIS, même jeu.

La belle bouche !

Part à deux!

DON GASPAR

DON RODRIGUEZ

Part à trois !

Ils l'entourent; elle se défend.

DON JUAN, se levant et s'avancant à son tour.

Que personne n'y touche !

Les gentilshommes lâchent la paysanne.

Avez-vous regardé cette enfant dans les yeux,

Et vraiment, êtes-vous à ce point vicieux,

Mes princes, de parler ainsi devant les vierges?

DON JOSE

Il s'en prive !

DON LUIS

Don Juan prêche. Allumons des cierges !

DON JUAN, à la paysanne.

Retourne en paix, ma mie, et défends-toi longtemps : Clos le temple du rêve aux désirs insultants,

Et cuirasse ton corps de l'orgueil de ton âme ; Sois pieuse d'attendre, et fais ta chair sans blâme, Pour que sa pureté puisse incarner l'amour; Espère, et souviens-toi de bien choisir ton jour, Car le premier baiser parfume tous les autres.

DON JOSE

Qui donc prétend que la vertu n'a plus d'apôtres ?

Va. Nous te pardonnons d'être belle.

Elle sort. Le moine rentre.

## ACTE

Et c'est encore un nnal?

ApîTcevant le moine.

11 est donc toujours là, ce lugubre animai ?

LE FRANCISCAIN

J'ai voulu vous offrir mes humbles gratitude, Seigneur, pour vos bontés.

Bien. Va.

LE FRANCISCAIN

Les temps sont rudes Au pauvre monde, et nous qui travaillons pour lui...

G\*estbien, sors.



## LE FRANCISCAIN

Nous avons le cœur tout réjoui, Quand la pitié des grands se-  
court notre impuissance.

Oui.

## LE FRANCISCAIN

J'ai donc cru pouvoir, dans ma reconnaissance, Trahir, pour  
vous complaire, un important secret.

Vraiment?

## LE FRANCISCAIN

Il est pour vous de réel intérêt...

Dis-le.

## LE FRANCISCAIN

Ce meurtrier du père et de la fille... — On sait que vous étiez  
presque de la famille Et vous parlez du traître avec un grand  
courroux : Nul ne me blâmera de m'être ouvert à vous.

Ouvre-toi !

Don Miguel se rapproche.

## LE FRANCISCAIN

L'assassin, grâce à Dieu qui nous aide, Est connu, monsei-  
gneur... Ce n'est pas un remède Au mal, puisque le mal n'en est  
pas empêché. Mais du moins, le méchant expiera son péché.

Quel méchant ?

LE FRANCISCAIN, sournoisement.

Monseigneur exige qu'on le nomme?

Pourquoi pas ?

LE FRANCISCAIN

Bien... Son nom? Attendez.. Le pauvre homme Est si changé,  
d'ailleurs, si triste, et si défait...

Es-tu sûr ?

LE FRANCISCAIN

Il commence à payer son forfait. .

ACTK II. 8^

Crois-tu ?

LE FRANCISCAIN

Je le voyais encore tout à l\*heure, Il perd son assurance, il  
gémît...

Non...

LE

FRANCISCAIN

Il pleure.

De

quoi?

De

peur.

LE

FRANCISCAIN

DON JUAN, à part.

Le

piège est grossier

LE

FRANCISCAIN

S'il vous

plaît?

Va.

LE FRANCISCAIN

C'est que le Conseil Ta mis au chevalet...

T«us se rapprochent du moine avec curiosité. DON JUAN.

Hein ?

LE FRANCISCAIN

Au premier moment, il ne voulait rien dire : On Ta questionné. Le chevalet, ça tire, Ça VOUS tire le corps et des aveux.

DON JUAN, à part.

Bandits!

DON RODRIGUEZ

Il est donc arrêté ?

LE FRANCISCAIN

Puisque je vous le dis.

POMME d'ÈVE.

Oh ! racontez, bon moine...

Les femmes entourent le Franciscain.

LE FRANCISCAIN

On a tourné la roue.

DOROTHÉE

On est tiré par les deux bouts?

RELISE

Ça vous dénoue...

POMME d'ÈVE.

Ma chère !

LE FRANCISCAIN

Un cran, deux crans, il a nié.

DOROTHÉE

Trois crans ?

LE FRANCISCAIN

Il niait... Quatre, il a poussé des cris.

POMME d'ÈVE.

Des grands?

## **ACTE II**

LE FRANCISCAIN, modestement.

Assez... Il s'allongeait à toutes les secousses.

BELISE.

Alors?

LE FRANCISCAIN

Dix, il avait grandi de plusieurs pouces.

DOROTHÉE, avec admiration.

Plusieurs pouces!

LE FRANCISCAIN, souriant.

C'était bien juste, en vérité, Puisque celui de sa main gauche avait sauté ! Mais il ne mentait plus et nous le ferons pendre.

DON JUAN, prenant le moine à part.

Écoute ici.

## LE FRANCISCAIN

Je suis heureux de vous entendre.

Seul à seul ?

Sortez tous !

roMME d'ève.

C'est aimable.

DON MIGUEL, aux gentilshommes.

Un instant

11 s'agit d'intérêts graves...

## RELISE

C'est révoltant!

## DOROTHÉE

Bien sûr, il aurait dû décommander la fêle!

Don Miguel les entraîne.

DON MIGUEL, à part, au seuil.

Je vais savoir !

Ils sortent.

## ACTE II

LE FRANCISCALN.

Puisqu'il est pris...

Cligne ton petit œil de rat : je t'ai compris.

LE FRANCISCAIN

J'imagine. Et pourtant...

Vous avez fait la chose?

LE FRANCISCAIN

Oui.

L'homme est innocent!

LE FRANCISCAIN

Mon Dieu... Je le suppose, Depuis...

Le meurtrier, tu le connais?

LE FRANCISCAIN

Je crois.

Et vous avez osé?

LE FRANCISCAIN

Par la très sainte croix, Il a fallu.

Bourreaux ! Le nom de la victime?

## LE FRANCISCAIN

Don Christobalj un beau jeune homme...

Pour mon crime!

LE FRANCISCAIN, vivement.

Vous l'avez dit.

Oui, pour mon crime, et tu le sais, Car je les ai tués tous deux !

LE FRANCISCAIN, avec modestie.

Je le pensais.

Don Juan arrache son bâton au moine, qui tombe à genoux.  
DON JUAN, le bâton levé.

Gueux !

LE FRANCISCAIN, à genoux.

Je ne suis qu'un pauvre homme, mon noble maître !

Vous l'avez torturé ?

## LE FRANCISCAIN

J'exagérais, peut-être; On l'a questionné, très doucement d'abord, Très doucement... Je vous jure qu'il n'est pas mort.

Hors d'ici! Ces doigts-là t'étrangleraient !

Le moine se relève et court vers la porto.

J'avoue !



Cours dire à tes pareils de préparer la roue, J'attends ici.  
Qu'on vienne! Osez, et tuez-moi!

A part, quand le moine est sorti.

— Si du moins Dolorès ne savait pas pourquoi..,

Cœlia, introduite par un page, paraît sur le seuil de l'autre porte.

## **SCÈNE vii DON JUAN, CÆLIA**

GOELIA, sur le seuil.

Vous y pensez bien tard, don Juan.

DON JUAN, brusque.

Que viens-tu faire?

CÆLIA, souriante.

Ne m'épouvantez pas avec ce front sévère.

Elle descend.

Elle t'envoie ici?

CÆLIA.

J'y viens de mon plein gré.

Reiifardant tour à tour don Juan et la table.

Oh!... Je vois à vos yeux qu'ils ont beaucoup pleuré. Vous prenez de nos maux une peine infinie Et vous avez passé la nuit dans l'insomnie. Excusez-moi... — Je viens vous offrir un cadeau, Deux cadeaux. Un poignard.

Elle pré'sente le poignard.

Le chiffre en est fort beau ; La couronne est superbe et la devise auguste. Ah ! vos aïeux avaient le sentiment du juste : C'étaient de braves gens et que j'eslime fort.

D'où tenez-vous cette arme?

En effet, j'ai grand tort.

Je devrais vous servir sans juger, en servante... L'autre objet, je Tai pris avec quelque épouvante; Car la niorte serrait encor, d'un poing sanglant, Gomme pour le porter à Dieu, ce collet blanc.

Elle lui tend le collet.

La parure est un peu connue, un peu froissée: Je vous la rends. Prenez... Non?

Qui l'a ramassée?

Toi?

CÆLIA.

Monseigneur veut bien tutoyer les vilains?

Par grâce, est-ce elle, ou toi?

CÆLIA.

Monseigneur, je vous plains De vous humilier jusqu'à demander grâce.

Est-cetoi?

CÆLIA.

Mon Dieu, oui, c'est moi qui fais main basse Sur les objets de prix trouvés autour des morts... J'ai voulu vous livrer, et c'était sans remords... J'ai mieux. Vous me tuez; je vous sauve, en échange.

Il reçoit la dague et le collet.

Ne remerciez pas, monseigneur. Je me venge.

Elle lenionle, mais îi la retient d'un" geste.

## ACTE M

Toi qui dois me haïr, pauvre âme, et qui me hais, Je Taime et te bénis pour le bien que tu fais D'épargner, non pas moi, mais elle, et je t'envie!

CÆLIA.

Il faut vous résigner à me devoir sa vie.

Elle remonte encore, mais il l'interpelle. Elle se retourne. DON JUAN.

Mais alors, ce projet d'entrer au cloître...

CÆLfA, froidement.

Eh bien?

Je l'en peux détourner puisqu'elle ne sait rien...

CÆLIA, après un long regard, et marchant vers lui.

Vous ne pensez qu'à vous, et cela m'extasie

Que vous, pour qui l'amour n'est qu'une fantaisie,

Puissiez vous adorer vous-même aussi longtemps...

DON JUAN, avec violence.

Ah oui! méprise-moi, Coelia...

J'y prétends.

Dis-le donc, que je suis un lâche !

Don Miguel paraît.

## **SCENE VIII LES MÊMES, DON MIGUEL**

DON MIGUEL

Et dix fois traître, Mais que le maître fourbe a su trouver son maître, Et que le châtiment est venu par ceci !

Il s'avance, Tépée menaçante.

Tu nous écoutais? Frappe! Autant qu'il soit ainsi!

DON MIGUEL

Je t'ai donc!

Ne sois pas trop fier de ta victime ! Une main de bourreau, bête, est anonyme.

A Cœlia.

Dites que je suis mort pour expier. Adieu.

DON MIGUEL

Tu meurs par moi !

CÆLIA, se précipitant vers don Juan.

Vous m'aimez donc un peu ?

CÆLIA.

Je ne veux pas que tu meures !

## ACTE II

Tu m'aimes?

CÆLIA.

Grâce !

DON MIGUEL, marchant sur don Juan.

Allons !

CÆLIA,

Vous nous tuerez tous deux !

DON MIGUEL, s'avançant toujours.

Ole, ou je passe I

DON JUAN, se plaçant en avant de Cœlia,  
Malheur à toi si tu te permets d'y toucher !

DON MIGUEL

Qui m'en empêche?

Moi, sans arme. Ose approcher !

Il ramasse le bâton du moine.

DON MIGUEL, attaquant don Juan.

Tu vas voir !

CÆLIA, courant à la porte.

Au secours !

Ah ! tu l'aurais frappée ?

El tu l'as dit, manant...

Avec le bâton du moine il pare les coups de don Miguel, qui recule; il fait sauter son épée.

Ramasse ton épée !

DON MIGUEL

Souvenez-vous de mon visage et de mon nom : Je vous retrouverai ! -

Je souhaite que non.

SCEiNE IX

LES MÊMES. Rentrent les GENTILSHOMMES et les FEMMES

qui se pressent avec curiosité.

DON LUIS

Qu'y a-t-il ?

DON MIGUEL

Écoutez, vous tous ! •

BELISE.

Une querelle ?

DON MIGUEL

L'homme et la femme : il s'est abrité derrière elle. On cherchait l'assassin du Commandeur : voilà !

' DON RODRIGUEZ

Oui, moi, don Juan ! Si, dans la peur qu'il a, Quelqu'un regrette ici ma présence, à la porte !

DON MIGUEL

Les Familiers de la Saint-Hermandad, main forte !

## ACTE H

Gomplez-vous. J'attends.

Les gentilshommes se consultent du regard et hésitent. DON GASPAR, à don Rodriguez.

Viens.

DON RODRIGUEZ

Nous voilà compromis\*

DON JOSE

On devrait prendre garde à ses meilleurs amis.

DON LUIS

Si Je reste, je suis saisi comme complice.

Ils sortent, DOROTHÉE.

Partons...

Sortent les femmes, moins Inès et Gœlia.

INÈS, à la fenêtre.

Seigneur, voici TAlcade et la milice!

Ils viennent!

Aux verrous, les portes du palais !

CCELIA, courant vers lui, à mi-voix.

DON JUAN, sans entendre Gœlia.

Mon épée, un manteau, mes pistolets!



Je voulais me livrer, mais, s'ils viennent me prendre. Par la mort-Dieu, je suis de taille à me défendre.

CÆLIA, vivement.

Ma maîtresse m'envoie aux jardins d'Alcala, J'ai sa litière, avec deux mules. Prenez-la.

Folle !

CÆLIA.

Voulez-vous donc faire une autre victime? Ma "maîtresse mourrait d'apprendre votre crime! Moi seule ai reconnu la dague et le collet.

Tu n'as rien montré?

CÆLIA.

Rien. Elle se désolait, Je n'ai pas cru devoir la désoler encore. Tâchons de l'épargner en faisant qu'elle ignore : Evitez un aveu qui la tuerait du coup.

Avant ce soir, la ville entière saura tout.

INÈS

Elle ne croira pas les gens, elle vous aime.

CÆLIA.

Je lui dirai que, par effroi de la Suprême, Je t'ai prié de fuir avant qu'il fût trop tard, Je dirai que je t'ai supplié de sa part...

DON JUAN, hésitant.

Fuir?

## ACTE H

CÆLIA.

Don Juan a fait pis... On m'attend sur la route; La porte des jardins est libre encor, sans doute. Allez. Je mentirai si bien qu'elle croira.

Tu ne me hais donc plus?

L'enfant m'en absoudra.

Tu m'as donc pardonné?

CÆLIA.

Ma dame me pardonne.

Tu l'aimes donc beaucoup?

CÆLIA.

Presque autant qu'elle est bonne.

Pourquoi m'as-tu connu ?

CÆLIA.

Pour vous sauver un jour.

•ON JUAN, penché sur les yeux de Gœlia, dont il tient la tête renversée.

o dévouement, c'est toi le véritable amour !

Cœlia, du geste, le supplie de fuir. liès les contemple. Il sort.  
Rideau.

yniver i\_ ^

## **SCÈNE PREMIÈRE DONA DOLORÈS, LA SUPÉRIEURE, UNE RELIGIEUSE**

Au lever du rideau, dofia Dolorès, en habit de sœur novice, avec l'aide d'une autre religieuse, dépose des fleurs au pied de la statue de son père; on entend le son lointain d'un orgue.

La Supérieure entre à son tour et s'avance vers doua Dolorès,

**LA SUPÉRIEURE**

On va bientôt ouvrir l'église aux mendiants.

**DONA DOLORÈS**

Déjà!

**LA SUPÉRIEURE**

Qu'avez-vous fait de vos yeux souriants? Regrettez-vous déjà les choses de la terre ? Le jour où Ton se voue à Dieu n'est point austère : C'est le premier de ceux qui seront bienfaisants.

**DONA DOLORÈS**

Ce soir, mon pauvre père est mort depuis trois ans ; Trois ans ce soir, ma sœur mourait...

LA SUPÉRIEURE

Dieu les assiste !

DONA DOLORÈS

Ainsi soit-il !

Elles prient un instant en silence, puis font les signes de croix.  
LA SUPÉRIEURE.

Amen.

DONA DOLORÈS

Et l'on peut être triste, Quand revient l'heure aïïreuse où l'on a perdu tout.

LA SUPÉRIEURE

Pourquoi, si l'on a fait son devoir jusqu'au bout ? Vous consacrez vos biens au repos de leurs âmes, Et le juste courroux du ciel, nous l'apaisâmes En offrant la prière en paiement du pardon; Tantôt, vous allez faire aux pauvres l'abandon Du peu qui reste encor de vos splendeurs mondaines; A qui vous a fait mal, vous pardonnez vos peines ; Vous aurez prononcé vos vœux dans un instant: Tout est fini ; la paix de l'oubli vous attend.

DONA DOLORÈS

Jésus n'ordonne pas d'oublier ceux qu'on aime.

LA SUPÉRIEURE

Si, ma fille.

## ACTE MI

DONA DOLORÈS

Il prescrit de s'oublier soi-même Mais il a dit d'aimer le prochain plus que soi.

LA SUPÉRIEURE

Ma chère enfant, craignons de discuter la loi.. Je vous laisse : ma tâche est à peine finie ; Les prêtres vont venir pour la cérémonie, Et je dois allumer les cierges des autels.

Elle sort, suivie de la religieuse.

SGÈÏNE II DONA DOLORÈS, seule, puis LA SUPÉRIEURE.

DONA DOLORÈS, à la statue.

Mon père,, au seuil de l'ombre où vos restes mortels

Vont être renfermés jusqu'à la grande aurore,

La fille qui renonce au monde vous implore ;

Votre colère humaine avait dit : « Venge-nous. »

Mais le Christ est en deuil lorsqu'on meurt en courroux,

Et je veux pardonner afin qu'il vous pardonne.

Elle lit l'inscription du fronton.

« Repens-toi... » — La vengeance, ô père, n'est pas bonne,

Et celui que la foule accuse est innocent,

Et vous le savez mieux que moi-même, à présent,

Et vous savez que Dieu détournera ses blâmes

Si j'ai mêlé vos noms pour sauver vos deux âmes !

Elle lit encore et se jette à genoux.

« Repens-toi... » — Je vous dis qu'il n'a point fait cela ! Don Juan n'est pas coupable, et je le sens. S'il a Pêché souvent, et si sa jeunesse était folle, S'il fut léger, trop vif aux plaisirs, et frivole,

Il n'était pas de ceux dont on fait des bandits ! Je sens son innocence en moi-même, et je dis, Moi, votre enfant, victime aussi, trois fois victime, Que don Juan n'était pas capable d'un tel crime, Qu'il ne Tapas voulu, qu'il ne l'aurait pas pu, Jamais, que tout son cœur l'en aurait défendu. Et qu'il ne l'a pas fait puisque je l'aime encore!

Elle se relève.

Oui, devant votre tombe et l'autel, je m'honore De confesser l'amour que Dieu n'interdit pas : Je n'ai rien conservé des espoirs d'ici-bas, Mais, par la volonté de l'Église et la vôtre, L'Éternité nous a fiancés l'un à l'autre : J'attendrai dans ma foi tranquille, jusqu'au bout. Et don Juan n'a rien fait, puisque Dieu qui sait tout Me permet de l'aimer sans en rougir de honte !

Elle redescend la scène.

Seigneur, si c'était vrai, pourtant, ce qu'on raconte !

— Non ! Je crois, je veux croire... Oh, le voir, une fois,  
Et l'entendre nier la chose avec sa voix,  
Lire la vérité dans ses yeux, être sûre,  
Plus sûre, et ne jamais sentir cette morsure  
Du doute qui revient quand on va l'oublier !  
Elle regarde autour d'elle.  
S'il sortait tout à coup de l'ombre d'un pilier ! S'il venait!  
Elle entend le bruit d'un pas et se retourne.  
Qui vient là? Ne venez pas !  
La Supérieure rentre.

LA SUPÉRIEURE

Ma mie...

Vous m'avez effrayée !

## **ACTE m**

LA SUPÉRIEURE

On va lever la grille Et la foule entrera dans un instant.

DONA DOLORÈS, avec épouvante.

Ici?

LA SUPÉRIEURE

Assurément. Pourquoi vous troublez-vous ainsi?

DONA DOLORÉS.

Emmenez-moi !

LA SUPÉRIEURE

Le peuple est déjà sous le porche.

DONA DOLORÉS.

Qu'il n'entre pas!

LA SUPÉRIEURE

Voici les Blancs avec leur torche.

Elles sortent.

**LE HERMANO MAYOR, LE FRANCISCAIN,  
MOINES DOMINICAINS**

Les moines entrent en devisant; ils s'arrêtent devant le monument et l'examinent. Le Hermano Mayor et le Franciscain entrent à part.

LE MAYOR, bas au Franciscain.

En êtes-vous bien sûr?

LE FRANCISCAIN



Très sûr.

LE MAYOR

Parlez plus bas.

LE FRANCISCAIN

Depuis hier, j'ai fait surveiller tous ses pas J'affirme que don Juan est rentré dans Séville.

LE MAYOR

Le malheureux!

LE FRANCISCAIN

Il vient chercher la pauvre fille.

LE MAYOR

Pourquoi vient-il? Comment sait-il?

LE FRANCISCAIN

Quelqu'un l'a fait Avertir.

ACTb Ili. 107

LE MAYOR

Qui cela?

LE FRANCISCAIN

Don Miguel.

## LE MAYOR

Il le hail!

## LE FRANCISCAIN

Cet homme est avec moi : voulez-vous qu'on l'amène?

Le Mayor se détourne de lui et se- rapproche des Dominicains qui sont autour de la statue.

## DEUXIÈME MOINE

Vanité des trésors et de la gloire humaine!

Ce qu'on met sous du marbre est rongé par le ver.

## PREMIER MOINE

Le corps est dans l'église et l'âme est en enfer.

## LE MAYOR

Vous envoyez trop vite aux flammes éternelles!

Vous ne mariez pas assez dans vos prunelles

Le regard d'indulgence au regard d'équité : ,

La justice de Dieu s'appelle la bonté,

Et, comme s'il vous eût devinés dans vos pères,

Jésus a dit au saint apôtre des Ibères :

(( Le fils n'est pas venu pour condamner, mais pour

Sauver. » — Je vais avoir besoin de votre amour.

PREMIER MOINE

Pour quelque âme égarée?

TROISIÈME MOINE

Et que Dieu nous renvoie?

iJo8 DON JUAN DE MANARA.

PREMIER MOINE

Vous savez que nos cœurs sont toujours pleins de joie Lorsqu'il nous est donné d'épargner un pécheur.

LE MAYOR

Un chrétien du vieux sang, débauché, débaucheur, Meurtrier, condamné déjà par la Suprême, Mais que j'ai connu pur autrefois, et que j'aime Gomme l'Enfant prodigue et toute âme en péril, Ose réapparaître après trois ans d'exil : Don Juan de Manara s'est montré dans les rues.

TROISIÈME MOINE

Quelle audace !

DEUXIÈME MOINE

Appliquons les peines encourues I

PREMIER MOINE

Don Juan est contumace, hérétique, assassin : Qu'on le brûle !

TROISIÈME MOINE

Ordonnons qu'on sonne le tocsin, Et lançons dès ce soir la garde et la milice !

#### DEUXIÈME MOINE

Au feu !

#### PREMIER MOINE

Cet homme-là, c'est l'esprit de malice : S'il rentre dans nos murs, c'est pour quelque forfait.

#### TROISIÈME MOINE

Il se souvient de sa fiancée...

### **ACTE III. Ioy**

#### LE FRANCISCAIN

En effet !

Fille au tombeau du père et nonne à la chapelle, Elle lui paraîtra sans doute encor [l]ns belle, Et je vous garantis qu'il vient pour l'y cliercher !

#### TROISIÈME MOINE

Oui...

#### DON MIGUEL

L'enlever, s'il peut !

## DEUXIÈME MOINE

On saura l'empêcher !

## TROISIÈME MOINE

Offrons-lui simplement l'appât d'un sacrilège.

Qu'il entre ici. Laissons-les seuls. C'est un bon piège.

## LE FRANCISCAIN

Ce soir, on fermera la porte, et nous avons,

Pour les fauteurs du mal, des caveaux très profonds...

Puis, nous dirons comment l'impénitent succombe;

Que, tandis qu'il narguait le père sur sa tombe

(Ce sera vrai), le sol s'est entr'ouvert sous lui

(Ce sera vrai) ; le feu de la justice a lui ;

L'homme a croulé dans Tombre où vont les grands coupables;

Tout sera vrai : légende ; et des gens respectables

Pourront, s'il tourne mal, redire au fils aîné

Que la morale est sauve et l'exemple donné.

## LE MAYOR

L'exemple vaudrait mieux s'il délivrait une âme ! Celui-ci fut relaps, libertin, fourbe, infâme, Ennemi de son Dieu, des siens et de l'I<sup>^</sup>tat ; Même, un soir, il osa concevoir l'allentat

De damner une sainte et de souiller l'église ; Mais voici que la loi d'amour se réalise, Et les pères pourront redire au fils aîné : « Il a compris sa faute, et Dieu l'a pardonné. y>

#### PREMIER MOINE

Vous espérez beaucoup du repentir des hommes; Ils en ont peu,

Je sais quelle fange nous sommes, Mais j'espère beaucoup des volontés d'en haut.

#### PREMIER MOINE

Un damné !

#### LE MAYOR

Sera-t-il sauvé par l'échafaud ?

Ah, mes frères, la tâche est lourde d'être un juge ! Dieu seul a le droit sûr d'ordonner le déluge Et de bien décider quel châtiement est dû. Prenons garde d'avoir trop souvent confondu La flamme de lumière et le feu d'incendie ; Je sens que le divin Sauveur nous répudie, Car nous brûlons beaucoup et nous éclairons peu !

#### PREMIER MOINE

L'enfer est un bûcher. La clarté sort du feu.

#### LE MAYOR

Promenons la clarté, mais détournons les flammes ! Celui qui nous envoie est rédempteur des âmes. Tuons le mal, et non le

malade : apaisons.

#### PREMIER MOINE

On met des hôpitaux à côté des prisons :

L'homme a besoin des deux pour vivre, qu'il les garde

### ACTE III

#### LE FRANCISCAIN

Le repentir, on peut l'attendre ; quand il tarde, On Taide.

#### TROISIÈME MOINE

Maie vie amène maie mort.

#### DEUXIÈME MOINE

Abimelech a fait périr les fils d'Hamor!

#### LE MAYOR

Pensez-y : nous traquons l'esprit qui judaïse,

Nous proscrivons les Juifs et la loi de Moïse

Et nous disons comme eux : « Œil pour œil, dent pour dent ! »

#### PREMIER MOINE

Nous discuterons mieux plus tard : en attendant, Qu'on recherche d'abord ce don Juan, qu'on l'arrête : Et, s'il mérite notre indulgence, elle est prête.

## DEUXIÈME MOINE

Relirons-nous. La foule arrive.

Ils sortent.

### SCENE IV

Les MrjiNDlAiN 1 bj hommes et femmes, entrent dans l'e'^lise ; plusieurs sont jeunes et basanés, types d'Arabes et de Juifs; un vieux mendiant porte une chapelle accrochée à son cou; un MAHKAJNO, jeune et gai, se promène à travers les groupes; ils parlent d'abord à voix basse, et s'animent ;

parmi eux surviennent (^Ui/LJA, misérable, et tenant un enfant par la main; DON GHRISTOBAL, vieilli, cassé; DON MIGUEL, qui erre en curieux; DOiN JUAIN, en « pauvre honteux », revêtu d'une cagoule noire, et la tête couverte de l'antiface; plus tard, Lrj rKAJNLilb- GAIN. — Les mendiants retçardent la statue.

LE MARRANO.

Là... Venez.

### PREMIER MENDIANT

Comme il est grand!

### UNE FEMME

Et blanc!



## DEUXIÈME MENDIANT

Je reconnais son nez

LE MARRANO.

Tu Tas connu?

## DEUXIÈME MENDIANT

Bien sûr, nous étions cousins

## ACTE

LE MAURANO, riant.

Presque!

Ta généalogie est écrite à la fresque, Et ta maïUeta pend, là-haut, le long du mur.

## DEUXIÈME MENDIANT

Ça ne m'empêche pas d'être d'un sang très pur.

LE MARRANO.

Par les femmes!

LE VIEUX MENDIANT, entrant.

C'est bien ici qu'on distribue?

## UNE FEMME

J)e la soupe ou du vin?

LE VIEUX

De l'or!

LE MARRANO.

Ta part est bue !

LE VIEUX

Vrai? J'arrive en retard?

PREMIER MENDIANT

Non!

LE VIEUX

J'étais aux rochers, A regarder un Juif que cinq braves archers  
De la Saint-Hermandad tuaient à coups de flèches Pour avoir fait  
de l'or avec des figes sèches.

PREMIER MENDIANT

Les Juifs! Tant que le roi n'aura pas tout occis!

LE MARRANO.

Va donc, tes père et mère étaient des circoncis!

PREMIER MENDIANT

De naissance, mais ils sont morts en catholiques.

DEUXIÈME MENDIANT

Et le Quemadero garde encor leurs reliques!

Entrent Coelia et son enfant.

UNE FEMME, montrant la statue.

Le vieux aussi s'est vu mourir en Tagarin, Sans pater et sans croix.

#### PREMIER MENDIANT

La nuit, comme en chagrin :

Et voilà qu'on le couche à l'autel, dans du marbre!

#### DEUXIÈME MENDIANT

Si j'étais lui, j'irais en plein champ, sous un arbre.

LE MARRANO.

Eh! s'il avait rendu son âme en bon chrétien, Crois-tu qu'on t'offrirait une part de son bien?

#### UNE FEMME

La fille entre au couvent, elle se débarrasse.

#### DEUXIÈME MENDIANT

Elle n'a plus besoin de rien, elle a la grâce.

#### PREMIER MENDIANT

Alors, l'entrée au cloître et l'entrée au tombeau, On célèbre le tout ce soir?

LE VIEUX

Ce sera beau!

## ACTE III

UNE FEMME

On appelle cela fêter Tanniversaire.

DEUXIÈME MENDIANT

Les riches, c'est toujours en fêtes!

LE MARRANO.

Ah, misère!

Et tu trouves qu'il fait un métier amusant? Je voudrais bien te voir à sa place.

DEUXIÈME MENDIANT

A présent, Non; mais, quand il vivait, sa place était la bonne.

LE MARRANO.

Il n'est jamais content, le gueux! Dieu me pardonne, Est-ce que tu n'as pas ton nez sous tes deux yeux, Et ta panse, tout comme un duc?

DEUXIÈME MENDIANT

Il mange mieux.

Entre don Juan, voilé ; peu après, derrière lui, don Miguel, qui le sui'veilîe.

LE MARRANO.

Et moi, pourvu que j'aie un pain et de l'eau claire,  
Qu'on ne m'invite pas à ramer en galère  
Et que le Saint-Office ait oublié mes os,  
Qu'on me laisse ma part de ciel comme aux oiseaux.  
Pourvu que sans soucis et l'échiné légère,  
Gai lorsqu'on me méprise et doux quand je digère,  
Je puisse aller, avec un bâton dans la main,  
Et dormir sur tous les baisers du grand chemin,  
Ma montera vaut la couronne, et je suis comte!  
DOM JUAN, à part.

Ce gueux qui me répugne est moi-même...

LE MARRANO, montrant don Juan.

Avoir honte,

Se cacher et rougir de soi, voilà le mal !

Entre don Ghristobal.

UNE FEMME, montrant don Ghristobal.

Tiens, le masque !

## PREMIER MENDIANT

Il a dû passer au Tribunal.

LE VIEUX, bas.

La Chambre du Tourment l'a pris pour le coupable.

## DEUXIÈME MENDIANT

Et mis au chevalet par erreur.

## UNE FEMME

Pauvre diable !

LE MARRANO s'approche de don Juan et d'un mouvement brusque relève

rantiface.

Caches-tu ta laideur, mon brave, ou tes péchés?

Plusieurs des mendiants regardent; don Miguel, Coelia, don Ghristobal^ ont reconnu don Juan; il rabaisse rapidement son voile et porte la main à son épée, cachée sous sa robe. Don Miguel se rapproche de lui, par derrière.

## DON MIGUEL

DON JUAN, se retournant.

Que voulez-vous ?

## DON MIGUEL

Ma femme !

## ACTE III

Eh bien, cherchez l

DON MIGUEL

Où? Je suis don Miguel de Solis.

Que m'importe?

Troublé, il recule et s'éloigne ; don Christobal vient derrière lui. DON CHRISTOBAL.

DON JUAN, se retournant.

Que voulez-vous ?

DON CHRISTOBAL

Tout : ma jeunesse morte F Je suis don Christobal.

Don Juan recule et s'éloigne ; Cœlia s'approche, son enfant la suit.

CÆLIA.

DON JUAN, se retournant.

Que voulez-vous?

CÆLIA.

Rien. Je suis Cœlia.

Cet enfant-là?

CÆLIA.

C'est nous.

l'enfant.

Est-ce toi qu'on me fait nommer dans ma prière, Don Juan ?

DON JUAN, troublé.

Que me veux-tu?

l'enfant,

Des chansons pour ma mère.

Elle est triste?

L'enfant fait de la tête un signe affirmatif.

Et ton père ?

Quoi?

l'enfant.

Oh mais, tu ne sais pas?

l'enfant.

C'est pour les enfants très riches, les papas.

Don Juan, troub'c, recule et s'éloigne.

Au Franciscain, qui vient d'entrer, don Miguel montre don Juan du doigt.

DON MIGUEL, au moine.

DON JUAN, se retournant.



Que voulez-vous?

Il regarde autour de lui.

Voix des choses passées, Vous faites sourdre en moi la douleur des pensées...

Tous les mendiants se jettent à genoux et feignent de prier, car doña Dolorès apparaît.

## **NONNES**

Don;! Dolorès s'avance péniblement, escortée de la Supérieure et de religieuses qui portent des sacs et vont les déposer au pied de la statue.

DONA DOLORES, à part, à voix basse.

DON JUAN, se retournant vers elle.

Que voulez-vous ?

LE FRANCISCAIN, à don Miguel.

Le couvent est cerné.

Il n'échappera pas.

Il sort et fait un signe à la Supérieure. La Supérieure se dispose à sortir. DONA DOLORES, inquiète.

Ma mère!...

**LA SUPÉRIEURE**

On m'a donné L'ordre de vous laisser au moment du partage.

DONA DOLORÈS

Oh, restez...

LA SUPÉRIEURE

Je ne puis demeurer davantage.

Elle sort.

DONA DOLORÈS

J'ai peur...

Dona Dûlorès s'en vient tristement au pied de la statue, près des sacs amassés ; les pauvres se rang<sup>e</sup>ent pour défiler devant elle. Elle donne un sac à une femme.

UNE FEMME, prenant le sac.

Pax vobiscitm,..

La femmo passe. Dofia Dolorès tend à un vieillard le second sac, qu'on vient <de lui présenter.

LE MARRANO, au vieillard.

Prends!

Le vieillard prend le sac et passe.

LE MARRANO, recevant un sac.

Dei gratiâ...

Il passe.

TROISIÈME MENDIANT, recevant un sac.

Gracias...

Il passe. Dona Dolorès tend le cinquième sac à Cœlia dont le tour est venu.

DONA DOLORÈS

Cœlia! Ma pauvre Cœlia!

Te voilà donc...

Elle se jette dans ses bras.

Adieu!

Regardant l'enfant.

C'est ton enfant?

CÆLIA, confuse.

Madame...

DONA DOLORÈS

Son fils! Presque mon fils!

Un genou à terre, elle se penche vers l'enfant, qu'elle prend par les épaules, ^t le contemple avec avidité.

Les mendiants attendent.

UN MENDIANT, tendant la main.

Priez Dieu pour son âme!

## ACTE m. 12t

DONA DOLORÈS, dislraite, au mendiant.

Oui, priez...

A Cœlm.

Donne-leur...

A l'enfant, qu'elle embrasse, remanie, embrasse encore.

Son enfant, presque lui, Presque nous, tout hier, et mon bonheur enfui! Son fils! Montre tes yeux, pour que je me souviene, Tes beaux yeux dont la vie est faite avec la sienne, Les bons yeux du passé qui ne souriront plus... Que je les voie encore, eux que j'ai tant voulus. Que je les baise encore avant d'être une morte!

Don Miguel examine; don Juan pleure; Cœlia continue la distribution des sacs, aidée des religieuses.

CÆLIA, se rapprochant de dona Dolorès.

Prenez garde...

Elle prend son enfant.

DONA DOLORÈS

Tu veux déjà qu'on me l'emporte?

CÆLIA.

Madame, c'est pour vous que je crains les témoins.

DONA DOLORÈS

Fais-le riche, qu'il ait quelque bonheur au moins, Et, puisque toute joie humaine m'est ravie. Qu'il soit heureux, l'enfant qui ressemble à ma vie! Oh, comme il lui ressemble, à ma vie...

Au moment où Gœlia entraîne l'enfant, doua Dolorès le prend dans ses bras.

Une fois Encore... Adieu... Je n'ai pas entendu sa voix...

Tandis que l'enfant s'éloigne.

L'ange qui serait lui...

CÆLIA, entraînant l'enfant vers lo fond.

Sa présence vous peine.

La distribution s'est achevée, et les mendiants sont sortis, Van. après l'aulro : ' l'église est presque vide.

Reste !

Cœlia sort, en regardant don Juan toujours voilé, qui se dissimule derrière une colonne.

Doiïa Dolorès regarde autour d'elle et voit l'église vide. Elle se dirige vers le couvent.

## **SCÈNE VI DON JUAN, DONA DOLORÈS**

Don Juan paraît devant elle, la tête humble, la face voilée. DONA DOLORÈS, troublée.

Je n'ai plus rien...

Rien? Ni pitié, ni haine?

Il lève la main vers son voile.

DONA DOLORÈS

Je ne veux pas vous voir!

Vous m'avez reconnu?

Il porte la main à son voile.

DONA DOLORÈS, l'arrêtant du geste.

Ne l'ôtez pas!...

Il lève son voile.

## **ACTE m**

DONA pOLORÈS, courant vers lui.

S'éloijnant de lui.

C'est mal d'être venu.

Vous détournez les yeux?

DONA DOLORÈS

Que faut-il que je fasse Quand je n'ai plus le droit de vous re-  
voir en face?

Je vous fais peur?

DONA DOLORÈS

Oui, trop.

Pourquoi?

DONA DOLORÈS

Je ne sais pas.

Je ne sais plus. Partez.

Vous avez cru?...

DONA DOLORÈS

Plus bas !

Ne la répétez pas ici, l'horrible chose! C'est assez que le monde en parle, sans qu'on ose Offenser le Sauveur en la disant chez lui.

Vous avez cru ?

Jamais !

Si ! Parce que j'ai fui, Comme un lâche ou comme un bandit.

DONA DOLORÈS

Voire conduite, C'est de ma part^ c'est en mon nom...

J'ai pris la fuite, Et tous ceux qui m'ont cru coupable ont eu raison !

DONA DOLORÈS

Ne parlez pas ainsi, don Juan! C'est du poison Que ces mots-là, c'est du poison pour la mémoire! Dites-moi... Jurez-moi...

Vous avez pu les croire?

DONA DOLORÈS

Ah, n'est-ce pas qu'ils ont menti?

Peut-être non.

DONA DOLORÈS

Ne raillez pas! Lorsqu'ils prononçaient votre nom. J'ai tant souffert pour vous que ma peine est sacrée. Grâce! Et, si ma douleur m'a parfois égarée Dans l'indicible horreur de douter un instant, Il faut me pardonner, don Juan, je souffrais tant !

Pauvre àme...

## ACTE III

DONA DOLORÈS

Je sens trop que le soupçon vous blesse, Mais par pitié pour mon aiii^'usse et ma faiblesse, Délivrez-moi, d'un mot. et jurez par la croix...

Vous voyez bien que vous douiez...

DONA DOLORÈS

Non, je vous crois.

Ne jurez pas. Un tel serment est une injure, Pour Dieu, pour vous, pour moi. Ne jurez pas !



Je jure

DON JUAN, s'approchant.

Que vous êtes ma vie et mon recueillement!

DONA DOLORÈS, reculant.

Vous allez profaner notre dernier moment! Le souvenir que la prière purifie, La morte vous le garde en atttMidant sa vie, Jusqu'à la mort, qui doit nous réunir en Dieu ! Allez en paix.

Oh, pas encore! Encore un peu, Rien qu'un peu, rafraîchir ma lèle dans votre ombre, Un peu!... Si vous saviez comme l'exil est sombre Au proscrit qui n'a plus ni pays ni vouloir, Qui va seul, sans amis, sans but, et qui le soir Regarde le soleil se coucher sur des villes ! J'ai froid. La vie est laide et les âmes sont viles. Je vais mourir.

DONA DOLORÈS

Hélas...

Mais toujours et partout, Lorsque mon cœur en peine est navré de dégoût, Lorsque je suis trop las, trop seul, je vous appelle, Et comme une Madone au fond de la chapelle. Comme une fleur d'espoir sur le bord d'un tombeau, Vous surgissez des nuits du rêve, et tout est beaul

DONA DOLORÈS

Laissez-moi l'ignorer, pour que Dieu nous protège. Ne parlez plus!

L'amour n'est pas un sacrilège.

## DONA DOLORÈS

Pourquoi donc êtes-vous revenu ?

Pour te voir I Pour fêter le trépas de mon suprême espoir,  
Pour saigner par ton œuvre, ô vierge trop chrétienne, Et pour  
voir s'engouffrer ma vie avec la tienne, Dans le deuil éternel du  
cloître où tu descends...

## DONA DOLORÈS

Seigneur Dieu !

Pour ce Dieu de pitié, tu consens Lorsqu'on souffre, au plaisir  
d'aggraver la blessure! Et tu dis que c'est ton devoir! Es-tu bien  
sûre?

## ACTE III

## DONA DOLORÈS

J'en ai deux ; j'ai mon père et vous. Ne parlez plus.

Prends pitié des damnés, Dieu prend soin des élus.

## DONA DOLORÈS

Je prierai pour vous,

Viens, sois l'ange qui délivre!

Viens m'aider à me vaincre et que je t'aide à vivre.

## DONA DOLORÈS

A vivre?... Laissez-moi la place de mourir.

DON JUAN, jilus près.

Eh bien, soit ! Si ton Dieu défend de secourir Les maudits, si sa haine a faim de sacrifices. Je retourne à l'exil, à l'angoisse, à mes vices, A cette longue mort vivante que tu veux I

DON JUAN, plus près encore.

Chacun sa voie et prononçons nos vœux!

Mais du moins, pour charmer les horreurs de ma route, o femme, puisque avant de te reprendre toute, Ma femme, Dieu nous a réunis au saint lieu, Donnons-nous le baiser de l'éternel adieu !

Il glisse son bras derrière elle et se penche vers son visage.  
DONA DOLORÈS, renversée, les yeux fermés.

Votre regard me brûle à travers mes paupières...

DON JUAN, à la statue.

Tu nous guettes ?

Épargnez-nous.

DONA DOLORES

Pitié !

DON JUAN, à la statue.

Je n'ai pas peur des pierres !

DONA DOLORÈS

Rien qu'un, sur le bord de ton front, Et si pieux qu'au jour où  
les morts renaîtront, Les séraphins assis sur les marches du trône  
Veuillent le présenter à Dieu, comme une aumône...

DONA DOLORÈS, se dég'agcant.

Je ne veux pas!

DON JUAN, marchant vers elle tandis qu'elle recule.

Pourquoi mentez-vous? Votre voix Ment à la vérité de votre  
âme, et je vois La vérité qui pleure au fond de vos yeux tristes.

DONA DOLORÈS

Laissez-moi !

Ce n'est pas à moi que tu résistes, C'est à toi, c'est à tout ton  
cœur, à tous tes vœux !

DONA DOLORÈS

Non !

DON JUAN, impérieusement.

Viens ! Tu ne peux plus ne pas vouloir. Tu veux,

### **ACTE III. 1-i**

Ton cœur veut. Le sens-lu vouloir? Il t'a donnée, Et tu reviens à  
moi comme à la destinée!

DONA DOLORÈS

Taisez-vous, par pitié, don Juan, ah, taisez-vous, Taisez-vous! Vous savez des mots qui rendraient fous, Et je m'en vais mourir si vous pariez encore. Vous m'avez donc fait boire un philtre qui dévore, Qui brûle, et qui vous aide à vaincre la vertu? J'ai voulu me défendre et j'ai trop combattu : L'effort me brise; il tord ; et, quoi qu'elle ait à dire, Votre voix qui veut trop me prend toute et m'attire Comme un irrésistible aimant qui prend du fer. Ah, don Juan, vous vient-il du ciel ou de l'enfer, Ce pouvoir de dompter une âme à votre guise ? Par vous, est-ce Satan ou Dieu qui m'a conquise ? Je ne sais pas. Je sais que je ne peux plus rien, Sinon laisser mon cœur s'en aller vers le tien. Je ne peux plus! Don Juan, tes gestes m'hallucinent, Ton souffle me subjugue et tes yeux me fascinent. Don Juan, don Juan ! Moitié de moi-même, ô moitié Trop chère, ô mon tourment, j'implore ta pitié, Aide-moi, défends-moi, sauve-moi, je t'implore, Arrache-moi le cœur, parce que je t'adore !

Elle se jette sur sa poitrine.

DON JUAN, la saisissant dans ses bras.

Tu Tas dit. Tu m'aimais. Tu m'aimes!

DONA DOLORÉS, suppliante.

Soyez bon...

Sois bonne !

DONA DOLORÉS

Épargnez-nous. Méritons le pardon.

Ne troublez pas la paix du cœur ni de Tasile. Partez. Oubliez-moi. L'oubli vous est facile.

Jamais je n'oublierai !

DONA DOLORÈS

Partez vite.

Avec toi !

On entend le son d'une cloche.

Notre angélus d'amour sonne dans le beffroi. Viens, c'est l'heure!

DONA DOLORÈS, épouvantée.

C'est l'heure ! On va fermer la porte ! Et vous êtes perdu, s'ils viennent !

Que m'importe?

DONA DOLORÈS

S'ils vous trouvent, don Juan, ils vous tueront!

Et puis ?

DONA DOLORES

Fuyez !

Si tu veux fuir.

DONA DOLORES

Partez !

Si tu me suis.

## ACTE III

C'est ma faute ! Je n'ai pas vu le jour décroître !

Sortons !

DONA DOLORÈS

Nul à présent ne sortira du cloître.

Penses-tu que leurs bras sont plus forts que les miens, Et que des murs pourront m'arrêter, si tu viens?

DONA DOLORÈS

Les murs sont hauts.

J'y mets le feu !

DONA DOLORÈS

Bonté céleste ! Essayez ! Sauvez-vous !

Si tu restes, je reste.

DONA DOLORÈS

Je n'ai plus le pouvoir ni le droit de sortir.

Soit donc ! Si tu le veux, je serai ton martyr ! Viennent le juge et les bourreaux, et qu'on me couche, Les pieds sur le réchaud ou

la poire à la bouche! Qu'ils déchirent mes nerfs avec des crocs d'acier !

Taisez-vous...

Que mon sang fume sur le brasier, Et qu'on me broie ! Alors j'avouerai tout, peut-être!

DONA DOLORÈS

Taisez-vous...

Maudissant ton Dieu juste et son prêtre, Je pourrais bien mourir damné, n'est-il pas vrai?

DONA DOLORÈS

Ne parlez plus. Je vous suivrai. J'obéirai.

DON JUAN, à part.

Qu'une telle candeur existe sur la terre !

DONA DOLORÈS, à la statue.

Si je fais mal, daignez nous absoudre, ô mon père.

DON JUAN, avec une brusque exaltation.

A tes pieds, je serais capable de vertu !

DONA DOLORÈS

Je le sens. J'ai prié. Le ciel m'a répondu:

« Sauvez-vous tous les deux ou damnez-vous ensemble. »

C'est bien pour nous sauver qu'il t'envoyait ?



DON JUAN, à part.

Je tremble.

DONA DOLORÈS

Je m'abandonne à toi. Dieu nous fasse merci !

Ah, tiens, c'est trop affreux ! Ne viens pas. Reste ici!

### **ACTE III**

Je ne veux plus qu'on m'aime et je veux qu'on m'oublie ! Prends garde à moi. Crains tout, mon amour, ma folie, Mon respect, mes remords. Tout est mauvais. Va-t'en. Tout fait souffrir. Je suis le suppôt de Satan, Et c'est assez damner les autres pour ma joie!

DONA DOLORÈS

Je veillerai sur vous, puisque Dieu vous envoie.

Rentre dans ton couvent et fais murer ton seuil ! Si c'est trop peu, fais-toi clouer dans ton cercueil ! Fais-toi descendre au fond de la tombe, vivante, Et meurs ! Tu ne sais pas les tourments que j'invente, Et tu souffrirais moins par l'enfer que par moi !

DONA DOLORÈS

Vous dites maintenant des mots cruels. Pourquoi ?

Parce que je t'aime.

DONA DOLORÈS, lui jetant ses bras aux épaules.

Ah !

Puis s'cloignant.

Pas ici...

DON JUAN, à part

Dieu me tente!

DONA DOLORÈS

Vite, allons!

Tu le veux?

DONA DOLORÈS

Je le dois.

Sois contente, Viens, mais tu vas pleurer!

On entend au loin chanter le Dies Irse. DONA DOLORÈS.

Les voilà, les méchants, Les juges!

On enterre un homme avec ces chants?

DONA DOLORÉS, regardant la statue.

Mon père!

Est-ce déjà pour moi leurs glas funèbres?

DONA DOLORÈS

Oh, sauve-toi...

DON JUAN, se dirig-eant vers le monument.

Partout où Dieu mit des ténèbres, Don Juan peut se cacher.

Les voix chantent, plus près.

DONA DOLORÈS

Là, chez lui?

Pourquoi pas?

C'est profaner.

DONA DOLORES

Veux-tu que je meure?

## **ACTE m**

DONA DOLORÈS

Les pas

Se rapprochent...

Dès qu'ils sont passés, je t'emmène.

Au pied de la statue.

Vieillard, je viens m'asseoir chez ta dépouille humaine.

Poussant la porte du tombeau.

Mon cher hôte, offre-moi un goût du futur...

Il dit :

« Repens-toi. »

UNE VOIX DE MOINE, nu dehors.

Nam Deus noster miseritur,

Sinistre épilhalame...

A la statue.

o père de famille, Je t'invite à souper ce soir avec ta fille!

Il entre dans le tombeau.

UN iMOINE, au dehors.

Paix aux défunts !

Dofia Dolorès tombe h genoux.

Los moines paraissent. Us déiilent lentement, portant dos torches vertes, et pendant le dclilé, à mesure qu'ils passent devant le n:onument :

#### PREMIER MOINE

Priez pour eux!

LE FRANCISCAIN, à part.

Il s'est enfui!

#### DEUXIÈME MOINE

Priez pour eux!

#### TROISIÈME MOINE

Priez pour lui!

## QUATRIÈME MOINE

Priez pour lui!

Rideau.

## SCÈNE PREMIÈRE DON JUAN, DONA DOLORÈS

Au lever du rideau, don Juan est assis, seul, les coudes sur les genoux, devant un brasero. Il est sombre, La porte de droite s'ouvre. Doña Dolorès paraît sur le seuil et s'y arrête un instant, hésitante.

DONA DOLORES, à mi-voix.

DON JUAN, avec un soupir.

Oui, je suis là.

DONA DOLORÈS

Je peux venir?

DON JUAN, toujours immobile.

Venez.

Elle traverse la chambre discrètement, et s'arrête derrière le siège de don Juan qui lui sourit tristement.

DONA DOLORÈS

Je vous dérange un peu?

Non.

DONA DOLORÈS

Vous m'abandonnez?

Non.

DONA DOLORÈS, les larmes aux yeux.

Il y a beaucoup de minutes dans l'heure.

DON JUAN, se retournant avec lenteur.

Vous pleurez?

DONA DOLORÈS

Ce n'est plus de chagrin, quand je pleure.

Elle s'assied sur un carreau, aux pieds de don Juan.

Laissez-moi reposer mes mains sur vos genoux...

Elle se blottit contre lui.

Rien ne m'est doux, sinon de m'asseoir près de vous.

Elle se relève un peu et tend ses mains vers la tête de don Juan.

Je suis le page et vais vous mettre un diadème.

DON JUAN, la prenant par l'épaule.

Comment peux-tu m'aimer?

DONA DOLORÈS

Parce que je vous aime.

Un silence, puis elle sourit.

Tu vois ! Je n'ai plus peur.

Il lui prend la tête dans les mains, la regarde longuement et la baise au front.

Pauvre...

ACTfc: IV. 139

DONA DOLORÈS, tendant son visage.

Encore une fois!

Encor! — Don Juan!... C'est fou, j'aime ma propre voix, Lorsque c'est votre nom que ma bouche prononce : « Don Juan ! »... Je viens de voir un sourcil qui se fronce ; Vous avez du mal?

Non.

Je rimportune?

DON JUAN, las.

Non.

DONA DOLORÈS

Je ne dirai plus rien, aimé, que votre nom,

Je le dirai tout bas pour qu'on l'entende à peine.

DON JUAN, résigné.

Parle..

Elle semble chercher et ne rien trouver à dire, puis : DONA DOLORÈS.

On dit que des gens ont pour vous de la haine?

Oui...

DONA DOLORÈS

Cela se peut donc, quand je vous aime tant?

Après un silence, souriante.

Comment vint-il, ce grand amour? — En t'écoutant, En te voyant. C'est loin. Je dormais, je m'éveille;

Elle le calme de la main, et pose sa tête sur la poitrine de don Juan.

Rendormons-nous : je vais poser là mon oreille

Pour entendre chanter notre cœur... Tu permets?

Après un silence.

Écoute : quand j'étais petite, je t'aimais.

Je me disais : « M'a-t-il seulement regardée? »

Savoir! C'était mon but et toute mon idée :

a M'aime-t-il? » A quelqu'un qui m'eût répondu oui.

J'aurais donné ma vie avec joie! Aujourd'hui,

Je vois bien que j'aurais eu tort, si j'étais morte.



Elle se presse contre lui.

Je ne veux plus qu'on nous sépare et qu'on m'emporte. — Dis-moi : je te ferais de la peine, en mourant?

J'aurais un grand chagrin.

DONA DOLORÈS

Un grand chagrin? Bien grand?

Pauvre aimé qui serait si triste, sa pauvre âme !

Chère fleur!

DONA DOLORÈS

Non, je suis une femme, ta femme !

Doux ami, doux à moi, mon doux, comme c'est bon!

Tu m'aimes trop.

DONA DOLORÈS

Demain, j'aimerai plus.

DON JUAN, après un silence.

Pardon...

DONA DOLORÈS

De quoi?

Tu dis ?

ACTK IV. 141

D'avoir voulu.

DONA DOLOnÈS.

Je suis heureuse.

DON JUAN, sombre et baissant la tête vers elle.

Er pure?

DONA DOLORÈS, relevant la tête vers lui. DON JUAN.

Rien ! — Qu'as-tu fait de ta robe de bure?

DONA DOLORÈS

Les reliques de nos fiançailles, mon doux : C'étaient les vêtements pour attendre Tépoux, Et je priais pour lui dans ma robe d'attente : Je me disais que lorsqu'Elle serait contente, La Vierge nous prendrait en pitié tous les deux, Et sous ces voiles noirs j'étais heureuse d'eux, Puisqu'ils nous fiançaient pour la vie éternelle.

Vous les avez quittés !

La Vierge est maternelle, Et je vous aimais tant qu'elle nous a bénis.

DON JUAN, avec amertume.

Bénis ?

D3NA DOLORÈS

Vous êtes là, tous les maux sont finis, Et je n'attends plus rien, puisque vous m'avez toute.

Et les remords?

DONA DOLORÈS

Hier, j'en avais, dans un doute.

Aujourd'hui ?

DONA DOLORÈS

Je vois mieux. Je n'en ai plus.

DON JUAN, brusque et voulant se lever.

J'en ai !

DONA DOLORÈS

Ils passeront. Dors là. Dieu nous a pardonné.

DON JUAN, se levant.

Qu'importe Dieu? J'ai fait un crime ! Je m'y vautre, Dans les crimes ! Encore un crime ! Encore un autre Pourquoi t'es-tu donnée ?

DONA DOLORÈS

Ami?

DON JUAN, avec violence.

Pourquoi? Pourquoi?

DONA DOLORÈS

Moi, je me suis donnée?... Oh, non : j'étais à toi,

Au cloître, tu vivais heureuse, avec un rêve, Et seule, au moins  
! Et tu vivais ! La vie est brève A celui qui peut tout rêver et qui  
n'a rien ! C'étaient les jours sacrés où tu faisais du bien,

ACTK IV. J43

El je pensais à toi sans désir et sans crainte.

Je t'aimais; chaque part de ton corps était sainte ;

Ton souvenir m'était une aumône d'en haut ;

Je pouvais évoquer un être sans défaut,

Quelque chose de plus qu'une femme ou qu'un ange,

Le Paradis, et tout a croulé dans la lange !

DONA DOLOUÉS, lo re-ardant en face.

Je ne vous comprends pas.

Tant mieux !

Si. Si... J'entends :

Vous me méprisez... Oui.

DON JUAN, avec douceur.

Ma mie...

DONA DOLORÈS, triste.

Il n'est plus temps.

Ma femme..

DONA DOLORES

Oh, ce n'est pas ta femme qu'il faut plaindre\* Ne gronde plus. Je vois. J'ai tort. J'aurais dû feindre, J'aurais du m'éloigner de toi. Je n'ai pas pu. Je t'aimais bien. J'avais trop longtemps attendu. Et, s'il y a du mal, c'est moi qui suis coupable.

DON JUAN, avec brusquerie.

Qui dit cela?

DONA DOLORÈS

C'est moi. Tu m'as crue impeccable :

j|4 DON JUAN DE MANAHA.

Tu te trompais. Cela n'est pas un grand forfait. Et puis, est-ce si mal, ce que nous avons fait?

Elle en doute!

J'ai cru que pour t'aider à vivre Le vrai devoir était peut-être de te suivre. Alors, je suis venue à toi, très humblement.

Je sais ! Le dévouement ! Toujours du dévouement ! Moi, je ne donne pas du dévouement, j'en use !

DONA DOLORÈS

Ne pleure pas.

Pleurer? Allons donc ! Je m'amuse.

Je suis joyeux. C'est mon état.

DONA DOLORÈS

Mon pauvre aimé...

On me plaint, à présent ! Crois-tu m'avoir calmé? On me brûle avec ces douceurs contre nature, Et tu vois bien que ta présence me torture ! Cache-toi! Cache-moi mon crime en le cachant ! Je ne veux plus te voir. Je ne peux plus.

DONA DOLORÈS

Méchant, Qui se fait des chagrins et défend qu'on l'apaise...

ACTK IV. 145

Allez-vous-en !

DJNA DOLORÈS.

Donnez vos yeux que je les baise, Vos yeux d'liier\_, vos yeux lieureux, et je m'en vais.

Laissez mes yeux. Ils sont mauvais. Je suis mauvais.

DONA DOLORÈS

Vous vous faites du mal, mon aimé.

Moins qu'aux autres.

DONA DOLORÈS

Mais à qui donc ?

Allez le demander aux vôtres, A ton père, à ta sœur, aux cerqueils oubliés ! Demande-leur! Vas-y !

DONA DOLORÈS

Don Juan... Vous m'effrayez!

Un peu tard. Oui vraiment, bien tard !

DONA DOLORÈS

La calomnie Vous a troublé l'esprit.

Et c'est elle qui nie!

I i6 DON JUAN DE MANARA.

DONA DOLORÈS

Vous? Je ne vous crois pas!

Eh ! tu ne crois qu'au bien !

DONA DOLORÈS

Non! Vous avez juré.

Beau serment que le mien !

Il fallait ta candeur stupide pour me croire!

DONA DOLORÈS

Ce n'est pas vous !

Qui donc serait-ce? Il s'en fait gloire, Le moi, le monstre. Il court sa joie en bon chasseur. J'avais tué ton père, assassiné ta sœur; C'était peu. Vous pouviez m'offrir une autre joie, Je l'ai prise !

DONA DOLORÈS, accablée et tombant assise.

Mon Dieu !

Je suis l'homme de proie.

Je passe!

C'était lui!

DON JUAN, marchant vers clic.

Torturer, oublier, C'est mon état! Je suis le savant joaillier :

ACrt IV. ii7

J'enchâsse artisloineiU la douleur dans les âmes. Tends la  
tienne! Je suis le cliàlinient des femmes, Moi, riomme ! — Et  
maintenant, mes yeux que tu voulais, Si tu doutes encor, mes  
yeux, regarde-les !

Il se penohe sur elle et la regarde en face; elle porte vivement  
les mains à son visage : elle se dresse, et, tandis qa'il la suit de  
son regard fixe, elle s'éloigne à reoulons vers la porte. Sa sil-  
houette se profili"iin instant sur l'ohseurité du corritior,

Encore un crime qui s'en va dans les ténèbres...

Elle sort. La nuit continue à tomber.

SCEiNE II DON JUAN, seul.

Je suis tout seul. La mort descend dans mes vertèbres.

U court vers la porte.

Reste! Reviens! Je n'ai rien dit! Si. — Je suis fou. Je vais.  
Pourquoi ma vie? Où vais-je donc? Jusqu'où ? Je veux sortir de  
moi ! L'âme en rut, l'âme aveugle, La brute, le taureau qui voit  
rouge, et qui beugle. Et court droit devant lui, sans rien voir, pour  
courir ! Il n'y a donc plus d'Amérique à découvrir? Sortons de  
nous ! La mort est la seule inconnue. Tout est fait, tout est vieux,



et toute femme est nue, Et je connais la fin dès le commencement.

Après un silence.

Assez! Je suis en haut du mal. C'est le moment.

H marche à traversin chambre.

Je l'ai prise, et tuée. Elle s'est débattue. Et je la vois qui prie au pied de la statue.

Le fond de la salle s'éclaire progressivement, le mur se diaphanise, et apparaît celle partie du décor précédent, qui représente le monument du Com-

mandeur. Dona Dolorès, en habit religieux, est agenouillée au pied de la statue.

Mon hôte vient souper trop tard...

Il se rapproche, puis recule,

A deux genoux Ta fille se traînait, criant :

DONA DOLORES, au fond.

Epargne-nous...

DON JUAN, slupcfait.

Et j'ai sa voix qui tremble au fond de mes oreilles !

Les orgues, très loin, font une musique funèbre ; apparaissent et défilent, l'un derrière l'autre et regardant don Juan, ses victimes: don Miguel, don Christobal, Celia et son enfant ; puis, des

moines dont les yeux sont baissés vers la terre. Don Juan les contemple.

Puis les moines, qui sont venus : des faces vieilles, Et des mains qui semblaient ne plus avoir de sang. Et des pas qui faisaient du silence en glissant...

Un glas, au lointain.

La cloche tinte autour des pénitents de pierre.

Je les vois.. Là. Ou donc portaient-ils dans la bière?

Qui donc enterraient-ils?

I\ court vers un moine.

Qui donc enterrez-vous?

## **LA VOIX DU TROISIÈME MOINE**

Je veux vivre!

Et je vis. Qui me parle? Est-ce vous? Je suis seul. Si vous portez vraiment quelqu'un dans son linceul, Levez le velours noir et montrez-moi sa face !

Le cercueil npparaît, porté si:r les épaules des pénitents.

Je ne veux pas ! Cachez ! Passez ! Loin !

La vision s'obscurcit.

Tout s'efface.

Dans l'église .• s^onibrie, on n'aperçoit plus que la statue, et doua Dolorès accroupie à terre. Il va vers la statue et lit l'inscription du socle.

< Repens-toi. » Cachez-vous, tous! Je ne vois plus clair. J'étouffe... A moi! J'ai froid aux épaules... De l'air!

Il tombe.

## **SCENE m DON JUAN, puis »n SERVITEUR, LE HERMAKO MAYOR**

Un servileur ouvre la porte. Le Herniano Mayor entre précipitamment.

LE MAYOR

Tu m'as trompé, valet d'enfer, la chambre est vide! Où sont-ils?

Le valet, qui porte un flambeau, aperçoit don Juan étendu à terre.

LE VALET, avec effroi.

Regardez, mon père!

Il râle.

Il court vers don Juan, se baisse vers lui, le soulève.

Il est livide,

Est-ce votre œuvre ou la sienne, ô mon Dieu?

# LE VALET

Il rêve...

La bière?

DON JUAN, regardant autour de lui.

Où donc est-elle,

LE MAYOR, au valet.

Laissez-nous.

Le valet se retire.

DON JUAN, se soulevant.

Les moines?... La chapelle?

U aperçoit le Mayor et le reconnaît.

Qui vous a fait entrer dans ma chambre, et pourquoi?

Un homme a mis le feu dans un couvent. C'est toi.

## ACTE IV

Oui.

LE MAVOr», poussant le ViTtou de li porte.

L'homme a détourné du cloître une novice. Elle est ici.

Don Jiiiiin ne répond p is.

Je suis le chef du Saint-Office!

DON JL'AN, se levant.

Arrêtez-moi.

LE MAYOR

Je viens vous sauver tous les deux.

DON JUAN, retombant assis.

Trop tard !

LE MAYOR

Que la bonté du ciel ait pitié d'eux!

Il n'y a ni bonté ni pitié.

LE MAYOR

Dans quel gouffre!...

— Don Juan, regarde-moi. Tu souffres?

Oui, je souffre.

LE MAYOR

Et tu voudrais ne plus souffrir?

Je le voudrais.

LE MAYOR

N'as-tu pas de remords, don Juan?

DON JUAN, se levant de nouveau.

J'ai des regrets.

LE MAYOP.

La justice infinie est la miséricorde : Implore le divin Sauveur,  
pour qu'il l'accorde Le pardon des forfaits.

Je me l'accorde peu.

LE MAYOR

Mon fils, dis comme moi : « Je me confesse à Dieu. ))

Je me confesse à vous que je tiens pour un sage. C'est tout.  
Suis-je malade ou troublé d'un présage? Peut-être, mais je sais  
que je ne sais plus rien. Je voudrais m'appuyer. A quoi? Sur quoi?  
Le bien Est mal; le mal est bien. J'ai perdu l'équilibre. Aidez-moi.

Dieu le veut.

Le Mayor lui fait signe de s'agenouiller. Il lui loie les genoux.

J'ai cru que j'étais libre, Que j'étais fort : je fus égoïste !

LE MAYOR

Je sais.

DON JUAN, avec révolte, se redressant.

Ne me le dites point ! — Partout où je passais,

J'ai fait le mal. J'ai dit : « La loi, c'est mon caprice. »

J'eus tort. Il faut pourtant que le loup se nourrisse,

## ACTE IY

N'est-ce pas? J'étais loup. J'avais faim. J'ai mordu. Est-ce ma faute à moi? J'ai fait ce que j'ai dû. Dieu n'a pas dit au loup de paître rierbe? En somme, Puisqu'il n'a prétendu faire de moi qu'un homme, Pourquoi mit-il en moi les forces d'un géant?

LE MAYOU, (hiiomcnl.

Misérable orgueilleux, rentre dans Ion néant, Et ne te défends pas : accuse-toi !

J'accuse Deux coupables!

LE MAYOR, impérieux.

Un seul!

DON JUAN, tombant ei.fin à genoux.

Soit ! — Par force ou par ruse, Par rage ou par amour, par curiosité, Par ennui, par angoisse et même par bonté. Vingt ans j'ai fait souffrir de pauvres créatures : J'ai poursuivi ma joie à travers leurs tortures Et fêlé ma jeunesse au prix de leurs remords; J'ai fait qu'on a gémi, que des vivants sont morts, Car j'ai tué par la tristesse et par les armes; J'ai fait pleurer du sang, j'ai fait saigner des larmes, J'ai semé la douleur en voulant être heureux : Med ciilpd. Priez pour moi...

LE MAYOR

Priez peureux !

Priez pour elles!

LE MAYOR

Juan, te repens-tu?

Peut-être, Car je pense souvent que j'ai mal fait de naître. Mais ce n'est qu'un tourment de plus dans mon enfer!

LE MAYOR

Te repens-tu?

DON JUAN, se relevant.

Pas plus qu'hier, autant qu'hier, Et c'est trop ! Je suis las de vivre dans mon blâme ! Je veux la quiétude imbécile de l'âme.

Être une brute, un arbre, un pavé, n'être rien !

Te repens-tu?

Toujours, vous dis-je!

LE MAYOR

Sois chrétien.

Je suis homme, et c'est trop, homme et las de lui-même.

Je veux... Non, je voudrais. Quoi? La mort? Un baptême?

Quelque chose qui lave ou qui tue, un adieu

Que je crierais, comme au sortir d'un mauvais lieu,

A cette puanteur sinistre, que Ton nomme

Moi, ce moi que voici, que je hais d'être un homme.

Ce moi bouffon, ce moi barbouillé de dégoût,



Que je suis écoeuré de rencontrer partout,  
Et que je vais tuer pour ne plus voir sa face!

## ACTE IV

LK MAYOR

La mort n'abolit rien : le remords seul efface.

J'ai goûté du remords et je m'en suis grisé.

Je connais tout, j'ai tout osé, tout épuisé :

Tous les vins m'étaient bons, mais les caves sont vides!

LE MAYOR, assis.

Penche-toi vers mes yeux fanés, compte mes rides, El dis si le  
vieillard n'en sait pas plus que toi.

Eh bien?

LE MAYOR

Tu t'es trompé. Le calme est dans la foi.

Je ne crois plus en Dieu.

LE MAYOR

Tu crois ne plus y croire.

Ma raison ne veut plus.

## LE MAYOR

Retourne en la mémoire!

o mystique égaré, chercheur de paradis.

Retourne-toi vers ton passé, retourne et dis Si dans tous les  
amours retrouvés en arrière Il existe un baiser qui vaille la prière  
Et qui sache remplir le cœur aussi longtemps?

Je ne sais plus prier.

15G DON jua: ^ de manara.

Dieu le rappelle. Entends!

Dieu ne veut plus de moi, je ne veux plus des hommes, Je suis  
seul à jamais.

## LE MAYOR

Seuls toujours, nous le sommes, Sinon dans le repos qui  
tombe de la croix !

C'est loin derrière nous.

LE MAYOR, clobojt.

Moins loin que lu ne crois !

L'amour changeait dans l'âme et n'a pas changé Tâme. L'a-  
mour qu'on doit à Dieu lu l'offrais à la femme, Mais l'enfant que  
tu fus, tu l'es toujours resté : Quand ta soif d'idéal s'altérait de  
beauté, Tu tendais tes deux mains vers sa forme charnelle, Mais  
c'était l'infini que tu cherchais en elle. Et l'infini, c'est Dieu.

J'aimais la femme.

## LE MAYOR

Non!

C'est Dieu que lu voulais sans vouloir de son nom. Et tu leur-raies ton âme en exaltant la bête; C'est Dieu que tu cherchais dans la femme, ô poète! Tu l'aimais, as-tu dit? Regarde de plus près : Tu n'aimais pas la femme, hélas, tu l'adorais : Comme on adore Dieu, car elle était symbole, Tu l'adorais avec ferveur, comme une idole. Et malgré le mensonge éternel de l'amour!

## ACTE IV

DON JUAN, faiblement.

Oui...

## LE MAYOR

Malgré tout, et dans chacune, tour à tour, Tu rêvais de verser ton âme...

DON JUAN, exalté.

Tout entière I

## LE MAYOR

1/âme, qu'on veut nourrir avec de la matière! L'immensité qu'on veut bercer entre deux bras! Pauvre fou qui n'as pas compris, tu comprendras! Tu cherchais l'idéal dans sa formule épaisse, Et tes instincts, pareils à des limiers en laisse, Te tiraient vers la fange et l'ombre du chenil : Tu les suivais, tandis que ton

âme en exil Se tournait vers le ciel pour quêter la lumière : La  
voici blanche encor comme à l'aube i)remière. Et ton cœur rajeu-  
ni va sortir du tombeau ! Réveille-toi, Lazare, et marche, tout est  
beau! Ta douleur te baptise et l'espoir te délivre ! Tu parlais de  
mourir, c'est fait : tu vas revivre !

DON JUAN, tristement.

Non.

LE MAYOR

L'aveugle a fini sa route de péché :

En pensant l'éloigner de Dieu, tu l'as cherché, Et lorsqu'on  
cherche Dieu, mon enfant, Dieu se donne.

Il m'ignore.

LE MAYOR

Jamais il ne nous abandonne :

Il reconnaît ses fils en entendant leurs cris. Dieu comprend le  
besoin que tu n'as pas compris, Et le bain de repos qu'il faudrait  
pour ta joie, C'est moi qui te l'apporte et lui qui te l'envoie.

Comment?

LE MAYOR

Viens parmi nous. L'ombre du mur divin Épanche en nous la  
paix que tu cherchais en vain.

Peut-être...

LE MAYOR

Viens chez nous ! Viens ! L'extase est féconde A tous les  
pauvres cœurs ulcérés par le monde. L'exil est bon, l'exil est  
saint, l'exil est fort, L'exil te guérira. Viens t'abriter au port, Et de  
toute ton âme immensément diffuse Étreindre l'infini que  
l'amour te refuse !

Que faut-il?

LE MAYOR

T'éloigner de ce qui te fut cher.

J'en suis loin.

LE MAYOR

Mépriser et détester ta chair.

## **ACTE IV. 15'**J****

iMaudite soit ma chair qui fait soulTrir mon àme !

LE MAYOR

Abdique ton orgueil.

Je suis uu être infâme !

LE MAYOR

Demandes-tu pardon du mal que tu faisais?

DON JUAN, s'agenouillait et joignant les mains.

A tous les innocents couchés entre deux ais, A tous les malheureux qui peinent par mes crimes, A mes frères comme à mes sœurs, à mes victimes, A tous ceux que j'ai mis en deuil comme en péril, Je demande humblement pardon. Ainsi soit-il!

LE MAYOR

C'est bien.

DON JUAN, voulant se relever.

Emmenez-moi.

LE MAYOR, toujours assis.

Ce n'est pas tout encore.

Tu vas souffrir.

DON JUAN, avec exaltation.

Tant mieux!

LE MAYOR, sévèrement.

Levés avant l'aurore, A genoux sur le sol de marbre, et le front bas. Nous prions.

DON JUAN, humble.

J'essaierai... iMais, si je ne peux pas.

IGO DON JUAN DE MANAHA.

LE MAYOR, avec autorité.

Alors, prie, en pleurant de ne pouvoir, et prie!

DON JUAN, tombant à genoux.

Je prierai.

LE MAYOR

Sur ta chair pénitente et meurtrie, Tu porteras la haire en saignant.

C'est mon vœu !

LE MAYOR

Chaque jour, devant tous, tu rediras l'aveu De tes péchés.

DON JUAN, avec enthousiasme.

Devant tous !

LE MAYOR, durement.

La tête moins haute!

Don Juan baisse la tête.

— Tu pâtiras de soif et de faim.

Par ma faute !

LE MAYOR

Pauvre, tu soigneras le pauvre en son taudis.

DON JUAN, très doucement.

Je suis le serviteur de ceux qui sont maudits.

LE MAYOR, avec colère.

Nul n'est maudit !

ACTt: IV. . 161

DON JUAN, soumis.

Devant rindulgence céleste, Ainsi soit-il.

LE MAYOR

A ceux qui sont morts de la peste Tu mettras le linceul sans peur et sans dégoût.

Pour honorer mon Dieu dans son œuvre.

LE MAYOR, se levant, après avoir fait un signe de croix sur la tête

de don Juan.

Debout, Car Tesprit est en toi. Le Seigneur t'a fait grâce.

Don Juan se lève, le Mayor lui tend les bras.

Et maintenant, mon fils, viens là que je t'embrasse !

Don Juan se jette dans les bras du Mayor qui le serro sur sa poitrine. A ce moment, on entend gratter à la porte.

Quelqu'un est là?

La voix de DONA DOLORÈS, au dehors.

C'est elle!.. Épargnez-la...

LE MAYOR



Entre dans l'oratoire.

DON JUAN, suppliant.

o mon père...

LE MAYOR, sévèrement.

Entre là.

Ne la verrai-je plus jamais ?

LE MAYOR

Entre, te dis-jel

Don Jaan résigné fait deux p:is vers l'oratoire. DONA DOLO-RÈS, au dehors.

DON JUAN revient vers la porte et, les m lins jointes, il prie l'invisible.

Sœur de ma vie et mère du prodige, o toi qui m'as conduit, Étoile des bergers, Toi qui conduis vers l'aube à travers les dangers, Trinité de la femme, Amour, Douceur, Prière, o rédemptrice, ô la première et la dernière, Parce que j'ai péché, je me confesse à toi.

Don Juan s'éloigne à reculons, les bras tendus vers Dolorès invisible : il entre dans l'oratoire.

LE MAYOR, au milieu, les deux mains levées vers les deux portes closes.

Seigneur Christ, donnez-leur le repos dans la foi.

# LE MARRANO, LE VIEUX MENDIANT

p.us ia.a DON JUAN.

Le soleil se couche ; le Marrano est appuyé sur sa bôche. Le vieux entre, portant un panier de fruits.

LE VIEUX

Voici le soir. Rentrons. J'ai cueilli les grenades.

LE MARRANO.

Ah! mon vieux, c'est fini, le temps des sérénades, Des courses au soleil, des nuits au coin d'un bois! Ça l'amuse beaucoup d'être au couvent?

LE VIEUX

Je bois, Je mange, j'ai mon lit, j'ai ma soupe.

LE MARRANO.

Et le reste?

LE VIEUX

Bah!

LE MARRANO.

Le pain qu'on avale au cloître est indigeste. Le pain n'est bon que quand on ne l'a pas gagné! Je suis las du travail.

(Il s'assied au pied de la croix et prend sa cruche.) LE VIEUX.

Tais-toi donc, malpeigné!

Si l'on t'avait brûlé, ça te vaudrait mieux?

LE MARRANO.

Presque.

Être le jardinier d'un couvent, c'est grotesque, Et j'ai honte de moi quand je vois mon portrait Encadré dans le rond de ma cruche. — Il faudrait.

LE VIEUX, l'interrompant.

Te taire! Car on va nous entendre.

LE MARRANO.

Et qu'importe?

LE VIEUX

Tu serais beau, si l'on te jetait à la porte!

LE MARRANO.

Je serais libre !

LE VIEUX

Et tu mourrais!

LE MARRANO.

Je meurs d'ennui.

## ACTE V

LE VIEUX

Regarde frère Juan. Prends exemple sur lui. Est-ce que celui-là se plaint?

LE MARRANO.

C'est autre chose!

Il est ici pour son plaisir...

LE VIEUX

Il se repose Peut-être, lui qui n'a pitié ni n'erci Pour son corps?

LE MARRANO.

Pourquoi donc ne vient-il pas ici, Puisqu'il doit nous aider quand la besogne est dure?

LE VIEUX

Il est à ramasser les corps sans sépulture : Depuis la peste, il fait ce qu'on n'essayait plus.

LE MARRANO, riant.

Il aura son fauteuil au milieu des élus, Celui qui risque tant par charité chrétienne.

LE VIEUX

Il dit aux morts : «Ma chair est la sœur de la tienne. »

LE MARRANO.

L'autre matin, j'étais avec lui ; nous allions ; Des pestiférés bleus saignaient dans des haillons : Pour les ensevelir, devine ce qu'il ose ? Il les lave, et, penché sur leur bouche mal close, Il la baise, et tout bas, dit : (( Quia pulvis es, » — Ça dégoûte.

1C8 DON JUAN DE iMANAUi.

LE VIEUX

À la mort de doña Dolorès, Il est allé prier quatre nuits sur sa tombe.

LE MARRANO.

Si la nuit était belle...

LE VIEUX

On vit une colombe Planer sur lui, pendant tout le temps qu'il pria.

LE MARRANO, haussant les épaules.

Des fables!... — Le voici.

Don Juan apparaît, en liubit de religieux. Le Marrano et le vieux le saluent avec respect.

LE VIEUX

Frère...

LE MARRANO, avec onction.

Ave Maria.

La paix soit avec nous !

LE VIEUX

Combien de morts?

Soixante.

LE MARRANO, les yeux au ciel.

Dieu nous tient dans sa droite.

LE VIEUX

Et sa droite est puissante

En silence ils rassemblent leurs outils et s'apprêtent à sortir.  
Don Jaan ramasse une bêche.

## **SCENE II DON JUAN, seul**

Toi qui donnas ton âme en paiement de la mienne, Descends dans ma prière, ô forme aérienne, Doux spectre harmonieux revêtu de soleil ; Fais que je souffre, afin que je te sois pareil !

Don Juan s'agenouille devant la croix, et prie en silence, puis il relève la tête vers la croix.

o prière, ô mystique étreinte, œuvre suprême, Epanouissement du cœur hors de lui-même. Ascension du rêve à travers l'infini, Extase du baiser divin, tu m'as béni!

Il prie encore en silence.

Don Juan se relève.

...Et le ressuscité, c'est moi! Dieu me tolère !

Le chaos s'illumine, et le doute s'éclaire.

L'amour qui saignait tant est bleu comme un ciel pur,

Et le ciel est peuplé d'amour ! J'ai le futur.

J'ai l'espace, je suis aimé, je communie.

Et Tamour sort de Tombre et la honte est finie!

Il revient vers la croix. Pendant ce temps, don Miguel escalade le mur et descend dans le jardin.

Dieu clément qui pouvez m'offrir un paradis, Donnez ma paix à ceux dont j'ai fait des maudits Et châtiez mou cœur pour le rachat des autres!

### **SCÈNE III DON JUAN, DON MIGUEL**

Don Miguel jette son manteau après en avoir retiré deux épées qu'il plante en terre.

Il s'approche de don Juan, qui a le dos tourné.

DON MIGUEL, à part.

A nous deux !...

Il l'empoigne brutalement par l'épaule.

Tourne ici, lâcheur de patenôtres!

Reconnais- moi!

Mon frère?...

DON MIGUEL

Eh, là ! Suis-je si vieux ?

Mon frère, bien des jours ont passé sur mes yeux.

DON MIGUEL

Ai-je souffert au point d'être méconnaissable? Ah, l'offenseur écrit l'injure sur le sable, Mais l'offensé l'écrit sur le marbre. Je suis Don Miguel de Solis. Je te hais. Je te suis. Je te veux. J'attendais noire heure. L'heure sonne. Ne cherche pas autour de toi ! Tu n'as personne. Je t'ai guetté pendant bien des jours, là, caché, Mais je te tiens!

ACTK V. 17J

DON JIAN

Je sais que j'ai beaucoup péché, Et vous avez soulTort par moi.  
Je m'en accuse.

DON MIGUEL

Alij toujours vil, et lâche, et toujours de la ruse!

Hélas, je sais le peu que j'ai toujours valu;

Mais, puisque le Très-Haut, mou frère, a bien voulu

Me confronter avec votre juste colère,

Dites quels châtiments il faut pour vous complaire :



Je les accepte, afin de réparer mes torts.

Il s'agenouille devant don Miguel.

DON MIGUEL

A genoux ?

A vos pieds.

DON MIGUEL

Pleure devant les forts, Tu trembles trop, quand vient le jour de rendre compte ! A genoux ? Il n'est donc ni bassesse ni honte, Faquin, qui le répugne en face d'un péril ? Allons, pleure ! Fais-toi plus bas, fais-toi plus vil ! Tu n'éviteras pas le fer de ma justice !

J'ai péché par orgueil. Que mon orgueil pâtisse !

DON MIGUEL

Des mots ! Elle, sa sœur, son père, tous les trois. Cent autres, tu les as égorgés, et tu crois Qu'on va payer du sang avec des litanies ? Tu m'as volé ma femme, abreuvé d'avanies ;

Je te dois mes affronts, mes dégoûts, tous mes maux, Et tu crois que cela se règle avec des mots ? Debout ! Pour une fois encore, c'est la dernière ! Debout, vite ! Les loups sortent de leur laitière, Quand le veneur joyeux les a battus du pié !

Il le pousse du talon. Don Juan chancelle. DON JUAN.

O mon frère, je n'ai pas assez expié,

Mais je vous appartiens s'il vous plaît que je meure.

DON MIGUEL

Il me plaît. Viens mcurir.

Don Juan se lève et suit don Miguel, qui le conduit vers les cpées.

Choisis. Prends la meilleure,

Don Jurn, avec un geste d'effroi, se détourne et se signe. DON JUAN.

Je ne me battrai pas, frère, punissez-moi.

DON MIGUEL

Défends ta vie !

Elle est à vous.

DON MIGUEL

Gueux blanc d'effroi, Prends l'épée! On t'a donc répété, piètre sire. Que maintenant, depuis sept ans qu'il te désire. Ce fer-là, que tu fis balayer aux laquais, Est prompt comme l'éclair du Dieu que tu narguais Et dans l'ombre de qui tu viens cacher tes crimes?

Dieu les voit, et mon âme appartient aux abîmes"] S'il vous convient d'avoir ma vie, elle est à vous.

## ACTE V

DON MIGUEL

Tu veux rire? Prends-tu les Solis pour des fous? Que je l'égorge, avec un nirnbeaulourdu crâne, Pour l'envoyer tout droit au ciel ! Non, je te damne! Je t'arrache à tes croix, à ton froc, à l'autel, A tout, et que don Juan passe en péché mortel, Et que don Juan retourne au diable qui l'envoie! — Prends ! Promis!

Je vous irrite. Adieu.

U va se retirer; don Miguel le saisit et le retient. DON MIGUEL.

Lâcher ma proie !

Tu ne sortiras pas de mes mains, tu m'entends, Et je te veux damné dans l'infini des temps!

Dieu vous garde d'un tel remords, tant il me pèse : Je dois vous Tépargner. Que Jésus vous apaise !

Il veut encore se retirer; don Mijuel se précipite sur son passage, ramasse un bâton et lo lève sur lui.

DON MIGUEL

Reste là! Faudra-il du bâton ? — Tu frémis ?...

DON JUAN, courbant la tête.

Que pâtisse ma chair du mal qu'elle a commis !

DON MIGUEL, le bâton haut.

Comte de Mafiara !

Je suis un humble moine.

Don Miguel jette son bâton, empoigne don Juan à la gorge et l'accule au pied de la croix.

DON MIGUEL

Tes ancêtres t'avaient légué leur patrimoine De fierté ; ton aïeul était cousin du roi!

DON JUAN, étranglé.

Je VOUS ai déjà fait trop de mal. Laissez-moi. Je m'agenouille encore et vous offre ma vie.

Il veut s'iig-enouiller, mais don Miguel le retient acculé à la croix. Brusquemejit,

il U lâche.

DON MIGUEL

Eh bien, soit! Puisque c'est en vain qu'on te défie, Gentilhomme, je vais t'abattre comme un chien ! Mais quand j'aurai vengé mon honneur sur le tien. Sur l'honneur pur de tes aïeux, sur leur mémoire, Leurs exploits, leurs vertus, leur nom, toute leur gloire, Et quand j'aurai, bâtard, pour punir ta maison, Sur ta face de gueux souffleté leur blason !

Il le soufflette.

DON JUAN, sautant vers les épées.

Tête et sang !

Il en saisit une et serre sa ceinture.

DON MIGUEL, prenant l'autre.

Je te tiens !... Oui ! Viens! Sangle ta corde !

Ils se jettent l'un sur l'autre et se battent.

Damné! Je t'ai damné!

L'épée de don Juan le traverse.

Jésus !

Il tombe; don Juan se précipite sur son corps. DON JUAN.

Miséricorde !

Mon frère, revenez à vous! Je Tai tué !

Il se lève et crie :

Au meurtre ! On tue, ici !

## **ACTE V**

Il se reluiirne vers don Miguel.

Non! 11 a remué!

Il veut courir vers le couvent, mais ilou Miguel le lient par lo fan de sa robe.

Qui me lienl?

Il veut fuir.

Lâche-moi! Lâche ma robe! A l'aide!

Il le traîne, accroché, s'arrôte et se rotourne.

Il est lourd comme mon passé, sa face est laide Comme tout mon passé qui revit dans un mort.

Il revient vers le corps et se jette à genoux.

Oh, pardon...

Les bras au ciel.

Ouvrez-lui, Seigneur, le divin port.

Accueillez-le vers vous, sainte Vierge Marie!

Il prie.

## **SCENE IV DON JUAN, LE HERMANO MAYOR**

Le Mayor s'arrête et regarde. Don Juan agenouillé lui cache la vue du corps.

LE MAYOR

J'ai cru qu'on appelait et qu'on criait. Il prie.

DON JUAN, à don Miguel.

Ne me regarde plus ainsi...

Tandis que le Mayor s'approche.

J'entends tes pas Qui s'en vont dans la nuit sans fin...

Il se relourne et voit le Mayor.

N'approchez pas!

Pas là !

Il court au-devant de lui et lui montre ses mains sanglantes.

Dites de quoi mes deux mains sont trempées! o mon père,  
mon père!...

Il pleure.

LE MAYOR, s'approchant du cadavre.

Un homme? Des épées?

Il est mort !

J'ai tué !

LE MAYOR, avec étonnement.

Don Miguel ?

Je comprends!

J'ai voulu vivre et mes péchés étaient trop grands. Mes morts bougent! Avec leurs lèvres de statues, Ils me hurlent du fond des nuits : «Meurs, toi qui tues!» J'ai voulu vivre et mes péchés étaient trop lourds...

LE MAYOR

On ne détache pas ses jours d'avec ses jours.

Proscrit de la vertu, marqué pour la Géhène, Partout je sèmerai la douleur et la haine Aussi longtemps que Dieu me souffrira debout !

LE MAYOR

Tu l'as tué. Pourquoi?

Sans le savoir, d'un coup!

Il m'a frappé la face.

## ACTE V

LE MAYOR

Et la chair souffletée, Ta misérable chair s'est encor révoltée,  
Ta chair d'orgueil, que Dieu consentait à punir ! 11 daignait  
t'éprouver sur elle, en souvenir Des jours damnés où tu t'exlasiais  
en ri le ! C'était la pénitence, et ta face charnelle, C'est Dieu qui la  
frappait par la main que voilà!

Montrant le cadavre d'un geste impérieux.

La main qui t'a frappé la face, baise-la!

Don Juan, humble, revient vers le corps, et, sans relcvor de  
terre le bras de (ion Miguel, s'ajenouillanl, incline son front vers  
la main.

Sur la terre où posaient tes pieds, voici ma tête.

Il baise la main du mort.

LE MAYOR, autoritaire.

Et maintenant, afin d'humilier ta bête, Creuse la tombe avec  
tes ongles et tes doigts, Profonde. S'il y faut des semaines, des



mois, Jusqu'à l'achèvement de l'œuvre expiatoire. Tu gîteras au-  
près du cadavre ; et la gloire De ce néant que ta folie a tant fêté,  
Un corps, tu me diras ce qu'il en est resté, Combien de jours a pu  
durer sa beauté fausse, Et combien elle vaut d'amour. Creuse la  
fosse!

DON JUAN, toujours agenouillé près du corps.

Avec mes ongles et mes doigts, un grand fossé Pour coucher  
mes remords.

### LE MAYOR

Enterre ton passé,

Bénissez-Rous...

LE MAYOR, étendant ses mains sur eux.

Paix à loi, créature, Et prions.

Longuement, il regarde don Juan abîmé dans la prière.

La prière est un baiser qui dure.

Il s agenouille de l'autre côté du mort. Rideau.

(Grande- Chartreuse j mai 1893.)

3'.17. — L.-Imprimeries réunies, 2. rue Mignon, Paris,

Lo Bibliothèque

Université d'Ottawa

Éclésiastique

The Library

University of Ottawa

Dot« du«

## Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/donjuandemaara00hara>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [liregratuitement.com](http://liregratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.